65e ANNÉE (7e série) — N° 31 — 4 AOUT 1955

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

Abbé R. DESVOYES
Secrétaire

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. La thérapeutique par les cellules fraîches. — II. Les laboratoires Yerkes, en Floride. — III. Une Pompéi de la préhistoire, dans l'Yonne. — IV. Einstein. — V. Pourquoi l'on devient communiste. — VI. Le milieu russe. — VII. Le Pakistan. — VIII. Panislamisme et Occident. — IX. Les Frères musulmans. — X. Aspect du nationalisme indien. — XI. Textes patristiques sur S. Joseph. — XII. Le catholicisme en Corée du sud.

I

La thérapeutique par les cellules fraîches

La catholicité s'est profondément émue, naguère, en apprenant que le Souverain Pontife était malade. On a su que des traitements nouveaux lui avaient été appliqués. On s'est grandement réjoui et un peu étonné quand on a appris qu'il allait mieux, beaucoup mieux, et même qu'on pouvait le considérer comme guéri. Sans que nous puissions dire quel genre de thérapeutique on a employé, dans son cas, une certaine suggestion sur ce point nous est donnée, dans *Science et Vie* de juin 1955, sous la signature de Louis Dalmas. En effet, sur la couverture de ce numéro on lit en gros caractères : *En exclusivité : Le Dr Niehans, le célèbre médecin du Pape, explique sa méthode des Cellules fraîches, qui prolongent la vie.* Dans l'article lui-même, il est dit que le Dr Niehans vient d'être reçu membre de l'Académie pontificale, succédant à l'illustre Pr. Fleming. Et on ajoute :

« La cérémonie solennelle, qui s'est déroulée le mois dernier, a consacré l'œuvre d'un savant qui est en passe de devenir l'un des plus célèbres médecins d'Europe : le docteur suisse Paul Niehans. »

Il y a vingt ans que Niehans, chirurgien à Vevey, a inauguré sa méthode. Depuis ce temps, il cherche, tâtonne, expérimente, met au point sa thérapeutique nouvelle, sans consentir à trahir le secret de son laboratoire et de sa clinique. Cependant, en 1951, il a publié, en allemand, un livre intitulé *Die Zellulartherapie*, « *La Thérapeutique cellulaire* ». Parmi ses clients les plus illustres, il faut nommer Pie XII et Adenauer ! Une Société, inconnue, ou presque, en France, s'est fondée sur ses doctrines, et elle groupe 330 médecins pratiquants. La méthode est appliquée surtout en Allemagne, en Espagne et en Suisse.

En quoi consiste cette méthode ? Il va sans dire que nous ne pouvons en exposer ici que les très grandes lignes. A côté de la théorie, il y a, de toute évidence, une *technique* spéciale, qui est de toute première importance, pour le résultat à atteindre.

Il s'agit tout simplement de régénérer un organe, un tissu endommagé, dans le malade, par des injections du même tissu et du même organe, prélevé sur un animal, de telle façon que *l'on injecte au patient* des *cellules fraîches*. Ces *cellules fraîches* ont la propriété, jusqu'ici inexpliquée, mais bien constatée, de se porter d'elles-mêmes, une fois injectées dans la fesse du malade, sur le théâtre du mal et d'y faire les réparations exigées par la lésion à guérir !

La technique consiste surtout : 1° à connaître exactement le siège du mal, dans le patient ; — 2° à se procurer, dans un abattoir, des parties du même organe, à l'état sain et vivant ; — 3° à réduire ces parties, en les hachant en une sorte de purée, arrosée d'une sorte de sérum, appelé solution de Ringer, de façon à les rendre injectables , — 4° et surtout d'agir avec tant de rapidité qu'entre l'abattage de l'animal et l'injection au malade, il ne s'écoule pas plus de 12 minutes, dans les cas les plus graves, ou de 50 minutes dans les cas ordinaires.

Pour indiquer la sorte de révolution accomplie par cette thérapeutique nouvelle, citons ce passage d'une interview faite au Dr Niehans en personne :

« On enseignait, dit-il, à l'époque, dans les Facultés, que l'injection d'une albumine étrangère à un organisme vivant pouvait entraîner un choc grave au bout de quelques minutes, surtout dans des quantités aussi considérables.

Un jour, un célèbre professeur allemand vint me voir. Je le fais assister à la dissection et, pour réaliser une expérience encore plus concluante, je prépare cinq seringues à partir d'organes prélevés sur cinq animaux différents. Comme albumines étrangères, on ne pouvait pas faire mieux. L'ensemble faisait à peu près 50 cm^3. Au moment, où je faisais les piqûres au malade, je vois le professeur pâlir :

— Niehans, me dit-il, vous avez un pied en prison. Je voudrais avoir le pouvoir de vous faire arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

Je souris, et je fais les injections. Le professeur avait sorti sa montre et regardait tourner les aiguilles, silencieux et tendu, attendant le choc fatal. Cinq minutes se passent, puis dix, puis le quart d'heure entier. Rien ne se produit. Le lendemain, le malade reçoit le professeur avec bonne humeur, bien vivant dans son lit de la clinique.

— Niehans, me dit alors mon confrère avec émotion, vous avez renversé vingt ans de mes travaux. »

Et le médecin de Vevey peut dès maintenant citer des centaines de cas où sa thérapeutique a fait merveille. Que se passe-t-il ? Niehans n'en sait rien. Les pratiquants de la nouvelle méthode, qui semble surtout prospère en Allemagne, ne peuvent rien dire des forces mystérieuses qu'ils mettent en mouvement. Ils insistent toutefois sur le fait qu'il ne s'agit aucunement d'une panacée universelle et que l'on pourrait appliquer indistinctement à toutes les maladies. En fait, elle semble surtout précieuse dans les cas difficiles à traiter, dans ceux où le « terrain » joue un grand rôle, où l'on ne trouve pas comme cause prédominante du mal un virus, ou un microbe, mais où il s'agit de combattre des usures d'organes ou de fonctions, de rétablir les équilibres généraux de l'organisme, des facteurs psychiques glandulaires et nerveux. Cette thérapeutique des cellules fraîches se situe dans la ligne des greffes animales, des traitements par les hormones, par les substances secrétées par les glandes surrénales ou l'hypophyse, d'où l'on a tiré la cortisone, la somatotrophine, etc. Mais il s'agit d'une généralisation ou du moins d'une extension incroyable du principe. Comment Niehans a-t-il été conduit à sa découverte ? Il le raconte lui-même ainsi :

C'était en 1931. Il s'agissait d'une femme à l'agonie. Au cours d'une opération, le chirurgien lui avait endommagé les glandes parathyroïdes. Niehans fit abattre un veau, le disséqua et prépara les glandes dont il pensait faire ingurgiter des extraits à la patiente. Pendant ce temps, elle était arrivée à toute extrémité. Il était impossible de faire une greffe, ni une ingurgitation des glandes préparées.

« Désespéré, dit Niehans, je fis confiance à une inspiration subite. Je hachai les glandes du veau en menus morceaux, y ménageai du sérum physiologique, pour en faire un liquide que j'injectai à la mourante. Le résultat fut spectaculaire. Non seulement la jeune femme guérit, mais elle vit aujourd'hui, en parfaite santé, à Montreux. — La thérapeutique cellulaire était née... »

Depuis ce temps, il s'est produit des expériences par milliers. Les résultats sont les suivants : de 55 à 58 % de succès. Comme il s'agit presque toujours de cas rebelles à toute autre thérapeutique, c'est déjà quelque chose de bien intéressant ! Aussi, déjà en Allemagne seule, une trentaine d'abattoirs médicaux ont été créés. Des médecins de campagne pratiquent la méthode dans leurs villages. Il suffit qu'ils soient à proximité des bêtes dont ils ont besoin. Près de Manheim, un docteur a même son propre troupeau de moutons pour son usage. Niehans, lui, n'utilise que des brebis, qu'un élevage spécial fournit pour lui aux abattoirs de Clarens.

Chose très intéressante, Niehans a tenté de faire des préparations capables de durer un an ou deux. Il estime qu'il y est parvenu. Il prépare donc des ampoules, selon des méthodes de déshydratations particulières, et il croit qu'il obtient les mêmes résultats, avec ces ampoules, qu'avec les cellules fraîches. Maladies traitées le plus souvent : cirrhose, néphrose, maladies de la puberté ou de la ménopause, déséquilibres endocriniens, dégénérescence, sénescence, asthénies, hypotension, fatigue généralisée, etc. La thérapeutique a été très active dans les cas d'artérite, dont avait été frappé le dernier roi d'Angleterre, dans les rhumatismes, dans les ulcères à l'estomac, les troubles du cœur et de la circulation.

Mais ce n'est sans doute qu'un début ! Et il est prometteur.

II

Les laboratoires Yerkes, en Floride

C'est encore de questions médicales ou paramédicales qu'il va être question dans ce paragraphe consacré aux *Laboratoires Yerkes*, dont va nous parler George W. Gray, dans la revue américaine *Scientific American* de février 1955.

Il s'agit de laboratoires de Biologie des Primates. On sait que le nom de Primates est donné à cet ordre de mammifères qui est situé, dans l'échelle animale, aussi près de l'homme que possible. Les singes sont des primates. Certains zoologistes, abusant un peu, semble-t-il, des apparences externes, rangent l'homme lui-même dans cet ordre des primates, alors que philosophiquement, il constitue à lui seul, un monde à part, le monde de la noosphère, de l'intelligence, de la liberté, de l'immortalité. Quoi qu'il en soit, les laboratoires Yerkes, en Floride, contiennent la plus belle collection de chimpanzés qui existe au monde. Ils y vivent dans des appartements spéciaux, qui sont des cages accompagnées d'une cour fermée. Les laboratoires contiennent une *nursery*, pour les enfants-chimpanzés, et un hôpital pour les malades. Quant on pénètre dans les laboratoires situés en plein air, on aperçoit les anthropoïdes, mâles et femelles, prenant leurs ébats. De temps à autre, un hurlement rauque ou un cri strident retentit. Le guide qui vous accompagne pourra vous dire, comme il fit à l'auteur de l'article : « Vous allez rencontrer quelques caractères vigoureux, et autant de personnalités qu'il y a de chimpanzés. » — *Personnalité* est peut-être, pour nous, théologiens ou simples philosophes, un terme un peu fort, mais passons. La première cage est occupée par *Alpha*, le premier animal qui soit né au laboratoire, il y a 25 ans, le 30 septembre. Alpha est sympathique, calme et agréable, mais d'intelligence médiocre. Sa mère mourut en lui donnant le jour, et l'enfant qui pesait quatre livres fut élevé à part durant un an. Alpha pèse maintenant 140 livres, et mesure à peu près 4 pieds et 4 pouces de hauteur, soit environ 1 m. 30. Elle a, car c'est une femelle, les yeux bruns. Tous les chimpanzés naissent avec les yeux bleus, mais ils brunissent en quelques semaines.

Le premier petit d'Alpha fut Alf, qui a 14 ans. Elle l'a donc eu à l'âge de 11 ans. Alf a hérité du caractère « ensoleillé » de sa mère. C'est l'un des pensionnaires les plus gracieux et les plus gais du laboratoire. Mais le clown le plus amusant de la troupe est Ken, qui a 15 ans. A peine les visiteurs approchent-ils de lui qu'il entame un « slow » — une danse — dont il accélère peu à peu le rythme, avant de bondir, d'un trait, sur la barre d'acier de sa cage et faire une démonstration de trapèze, à rendre jaloux plus d'un gymnaste. Et il finit en dodelinant la tête, de la façon la plus comique. Il s'entend à faire rire le spectateur. Et pendant qu'il opère ainsi, sa compagne, Flora, une fille d'Alpha, est gravement assise, immobile, dans un coin, et certes, aussi sérieuse que ne le fut jamais une sage épouse.

La cage suivante contient Hal et Ami, car tous les singes ici ont leur onm. Ami, étant petit, fut un amour d'enfant, mais il s'est aigri en vieillis-

sant. Il a pris le monde en dégoût. Il a 18 ans, et ne fait jamais aucun geste d'amitié à personne. Hal, son compère, n'est pas meilleur. Quand les visiteurs s'approchèrent, il jeta dans leur direction un jet de salive qu'il gardait pour l'occasion. L'auteur de l'article a vu de la sorte 58 chimpanzés, y compris les bébés de la nursery.

Quel est le but de ces laboratoires, qui portent le nom de leur fondateur et premier directeur, le biologiste Yerkes ? Ce fut avant tout de pouvoir étudier à loisir les mœurs, les habitudes, le comportement, et, si l'on ose, dire la psychologie de ces animaux, si proches de l'homme. On leur apprend des tours, on les dresse à mériter telle ou telle récompense qu'ils aiment — une banane succulente, d'ordinaire — et on veut savoir dans quelle mesure ils savent garder l'acquit de leur mémoire. Chose curieuse, il en est qui apprennent facilement. mais ils manquent de suite. Ainsi, Portia, qui est la plus adroite à résoudre les petits problèmes qu'on lui propose, fera fréquemment une série de 10 jusqu'à 18 solutions correctes, après quoi, comme si elle était toute fière des lauriers obtenus, elle fera une autre série ininterrompue d'erreurs flagrantes.

On a été jusqu'à croire qu'elle le faisait exprès pour arrêter l'expérience quand elle en a assez. Si cela pouvait être prouvé, ce serait un signe d'astuce remarquable ! A tout prendre, on peut dire que cette colonie de chimpanzés présente toutes les variétés de tempéraments et de caractères, que l'on trouverait dans une égale assemblée d'êtres humains.

Les laboratoires Yerkes, fondés en 1930, sont actuellement sous la direction du Dr Karl S. Lashley, professeur de neuropsychologie à l'Université de Harvard. M. Lashley reconnaît que le laboratoire est un établissement coûteux, non seulement au point de vue financier, mais aussi au point de vue du temps exigé des savants pour leurs observations. Mais on estime que les résultats obtenus donnent une justification suffisante de ces dépenses de temps et d'argent. Et de quelle nature seraient donc ces résultats ? Interrogé sur ce point, M. Lashley a répondu que le résultat le plus important qui ait été obtenu jusqu'ici est la découverte de Carlyle Jacobsen, au sujet de la réduction de l'excitation cérébrale, chez les chimpanzés, au moyen des opérations des lobes du cerveau.

En effet, s'il est, dans le domaine de la psychiatrie, un événement qui a marqué une révolution, c'est bien l'invention de la *lobotomie*. Jacobsen, qui a inventé cette méthode, était un membre du groupe Yerkes de 1930 à 1937. Il est actuellement Doyen de l'Education médicale à l'Université de New-York. Il travaillait alors avec John F. Fulton, chirurgien neurologiste, à l'Ecole de médecine de Yale. En 1933, ils commencèrent à étudier deux sujets chimpanzés de tempérament très différent : Lucy, calme et modérée, six ans ; Becky, un an de moins environ, mais très excitée et qui entrait en des accès de rage folle quand elle se trompait au cours d'un test. Jacobsen fit d'abord une minutieuse étude des capacités des deux individus, au moyen de tests variés. Puis, aidé par Fulton, il coupa environ la moitié des lobes frontaux de l'hémisphère cérébral, de chaque animal. Quand les opérations furent guéries, on reprit les exercices antérieurs. Ils furent pratiqués par les deux animaux notablement mieux qu'auparavant, Lucy avec dignité et sûreté, et Becky avec des accès de colère quand elle n'arrivait pas à un bon résultat et n'obtenait pas la récompense désirée. Les expérimentateurs firent alors une opération plus radicale. Ils enlevèrent tout ce qui restait des lobes frontaux, en chaque animal. Dans le cas de l'excitable Becky, le changement provoqué fut incroyable. Elle ne fut plus ennuyée de ses échecs, se contentant alors de hausser les épaules et de passer au test suivant, comme si elle était devenue indifférente au succès ou à l'échec.

Jacobsen et Fulton firent un rapport sur ces expériences dans un Congrès international de Médecine, en Angleterre, en 1935. Le neurologiste portugais Egas Moniz, vivement intéressé par le cas de Becky, suggéra que les *états d'anxiété*, chez les humains, pourraient peut-être recevoir un traitement chirurgical. Et dans le délai de moins d'un an, Moniz, en collaboration avec un chirurgien de Lisbonne, opéra 50 malades mentaux désespérés, en Portugal, par la *lobotomie*. Un pourcentage important, sur les 50 patients, fut délivré des obsessions, craintes, anxiétés, qui formaient leur maladie. L'expérience a été faite en d'autres pays, et actuellement on estime à plusieurs milliers le nombre de personnes qui ont été soulagées ou guéries par cette méthode. Et, selon M. Lashley, ce seul résultat vaut plus que toutes les dépenses investies dans les Laboratoires Yerkes !

III

Une Pompéi de la préhistoire, dans l'Yonne

Les revues scientifiques sont souvent d'un intérêt plus grand que les revues purement littéraires. Il est rare que l'on ne trouve pas à y glaner. Voici donc, à la suite des deux articles précédents celui de Pierre de Latil, dans *Science et Avenir* de juin 1955, sous ce titre : *On vient de découvrir une Pompéi de la préhistoire*.

A la vérité, la découverte n'est pas encore complètement étudiée. Les préhistoriens vont y consacrer leur été. Mais ils savent déjà où ils vont. A la suite de 4 années de fouilles, ils ont découvert une grotte inviolée, dans l'état exact où la laissèrent des hommes de l'âge de pierre, chassés par un cataclysme. Mais, après chaque campagne de fouilles, on a eu soin de refermer la grotte, pour en interdire l'accès à des amateurs incompétents, qui auraient pu en détruire tous les résultats ! La direction des investigations est assumée par le professeur Leroi-Gourhan, avec ses assistants et ses élèves de l'Ecole des Fouilles du Musée de l'Homme à Paris. La grotte en question — chose très intéressante — ne se trouve plus dans ces régions privilégiées de la préhistoire, que l'on a tant explorées, dans la Dordogne ou l'Ariège, ou aux environs de Monaco, ou de Santander. Cette fois, c'est dans le département de l'Yonne, à Arcy-sur-Cure, que l'on opère.

Les grottes de cette région étaient déjà célèbres au XVIIIe siècle. Elles se trouvent, dans des falaises calcaires jadis dressées là par des dépôts des mers chaudes de l'ère secondaire, à environ 1.500 m. du village d'Arcy-sur-Cure, arrondissement d'Auxerre. Autour de 1900, le curé de Bois d'Arcy, l'abbé Parat, fit là des recherches dont notre article déclare qu'elles furent « très consciencieuses

et rigoureuses ». Les grottes sont connues par les noms suivants : Grottes du Cheval, de l'Hyène, des Trilobites, de l'Ours. Mais l'abbé Parat fut bien loin de tout voir. Il avait indiqué un prolongement probable des grottes qu'il avait visitées. De fait, on a creusé plus avant, et l'on est tombé dans une pièce toute garnie de dessins très fins : mammouths, bisons, rennes, et de traces de doigts laissées par les habitants préhistoriques. On est arrivé à la conclusion que la grotte du Cheval était un lieu d'initiation, c'est-à-dire une sorte de sanctuaire. Les autres grottes, servant d'habitat, n'ont aucune gravure.

Mais on pense bien que ce qui passionne le plus les chercheurs, ici comme ailleurs, ce sont les restes humains. On n'a trouvé jusqu'ici qu'un maxillaire supérieur et une mandibule, mais pas du même individu. Puis, une quinzaine de dents, des morceaux d'os temporaux, de péronés, de tarses, provenant d'au moins six individus différents. Mais voici ce que l'on regarde ici comme capital : c'est que la mâchoire d'Arcy est énorme, massive, carrée. Elle est nettement très archaïque, et elle correspond à l'époque moustérienne, quelques 60.000 ans avant notre ère. Or, à cette même époque, existe en Europe l'homme de *Néanderthal*. Et l'*homme d'Arcy* n'est pas l'*homme de Néanderthal !* Et il est à la fois *plus primitif* que lui, et *plus proche de nous*. Cela va sans doute permettre de résoudre l'un des problèmes les plus captivants de la préhistoire. C'est, qu'en effet, les préhistoriens — abusant un peu des termes — ont donné aux ancêtres fossiles de l'homme actuel, le nom d'*homo sapiens fossilis*, tandis qu'ils apposaient à l'homme de Néanderthal l'étiquette d'*homo faber*. *Homo faber !* un de nos lecteurs, un jour, s'est indigné que j'aie confondu l'*homo faber* et l'*homo sapiens*. Naturellement, nous savons tous que, du point de vue paléontologique, ce sont deux variétés bien différentes. Mais les préhistoriens qui ne sont pas philosophes ne semblent pas se douter du sens métaphysique du mot *sapiens*. Ou du moins, ils n'en ont cure. Mais nous ne sommes pas aussi indifférents qu'eux à la chose. L'*homo faber* — celui de Néanderthal — a beau avoir « la face projetée en avant », une saillie osseuse au-dessus des yeux formant une véritable «visière », le front fuyant, la mâchoire inférieure dépassant la supérieure, mais sans pointe mentonnière, et sur l'occiput un véritable « chignon » osseux. Du moment que cet *homo* est *faber*, qu'il sait fabriquer ses outils, qu'il pratique, par ailleurs, la sépulture intentionnelle, qu'il a, d'autre part, une capacité crânienne nettement humaine, et non plus simiesque, il faut bien admettre qu'il s'agit d'un homme. Dès lors, le titre d'*homo sapiens*, qui, en philosophie est décerné à l'homme, en tant que distinct de la bête, doit être décerné à l'*homo faber* de Néanderthal, comme à tout autre homme fossile, l'homme de Cro-Magnon, ou de Grimaldi, par exemple.

Voici du reste ce que disent des préhistoriens de premier ordre tels que Bergougnioux et Glory, dans leur classique ouvrage sur « *Les Premiers Hommes* » :

« En l'absence de toutes manifestations artistiques, on a appelé cet homme « homo faber », ce qui a l'air de l'opposer à l' « homo sapiens », qui apparaîtra seulement aux périodes suivantes. *Le terme est particulièrement mal choisi, cette possibilité de fabrication étant un signe indubitable de l'intelligence créatrice, dont une manifestation nouvelle va être donnée par une autre invention : celle des retouches* » [1].

L'homme moustérien, celui de Néanderthal, fut donc un *inventeur* authentique. Il savait travailler l'os, et il enterrait ses morts, signe indubitable de religion. Mais revenons à l'*homme d'Arcy*. Nous avons dit qu'il est, par certains côtés, plus primitif que l'homme de Néanderthal, et par d'autres, il est plus humain que lui, notamment par le menton pointu. Il est possible que l'homme de Néanderthal, beaucoup plus violent, brutal, vigoureux et bestial que l'homme pré-hominien parallèle, occupait seul les cavernes, y laissant ainsi ses vestiges, et réduisant ses rivaux, les pré-hominiens, à vivre en forêt où ils n'ont laissé aucun squelette. Mais l'autre cependant, quoique plus faible, était, au fond, plus intelligent, puisqu'il a fait souche jusqu'à nous ! A la longue son intelligence a prévalu sur la force bestiale. Au moment, où l'homme de Néanderthal était en pleine décadence ou dégénérescence, par *acromégalie*, l'autre race a pris peu à peu le dessus et a chassé le néanderthalien de ses cavernes, pour y habiter elle-même. Il n'y a donc aucune filiation entre l'homme de Néanderthal et nous, sauf peut-être par voies de croisement, et par apparitions rares de phénomènes de résurgence ancestrale chez des individus, dans l'ascendance desquels il a pu y avoir du néanderthalien. Car il est admis que le croisement pouvait s'opérer entre l'homme de Néanderthal et l'*homo sapiens fossilis*, bien que la lutte acharnée que l'on devine entre ces deux sortes de variétés humaines l'ait rendu peu fréquent. Si les fouilles d'Arcy aboutissent à des découvertes de squelettes plus complets, il est possible que des lumières inattendues soient projetées sur tous ces passionnants problèmes.

Notre article suggère de grands espoirs à ce sujet :

« Or, y lisons-nous, aujourd'hui tout un faisceau de vestiges prouve qu'une race proche des hommes actuels a vécu en même temps que le bestial Néanderthalien : crânes de Saccopastore, du Mont-Circeo (Italie), de Gibraltar, de Rabat, et surtout, crâne de Fontéchevade (découvert en 1947, en Charente, par Mlle Hanri-Martin), le plus ancien reste humain du sol de France. De cet homme, on possédait des crânes, pas de mâchoires. A Arcy, on a une mâchoire, sans crâne. Mais pour les anthropologues, les pièces du puzzle correspondent. Et ce type humain, pour être fort primitif, n'en est pas moins susceptible de donner tout naturellement l'homme actuel. »

Tout cela est d'un intérêt extraordinaire. Il faut bien admettre, si l'on est *monogéniste*, comme savants et théologiens sont d'accord qu'on doit l'être, que dans *la plasticité* prodigieuse de la descendance d'Adam, il y avait place pour deux branches — et peut-être davantage — aussi différentes que l'*homme de Néanderthal* et l'*homme d'Arcy*. Pour mettre sur ce problème des noms bibliques, on ne saurait être très surpris que *la descendance de Caïn* ait été physiquement différente de *celle de Seth*, la première représentant l'*homo faber* et la seconde ce que nous appelons l'*homo sapiens fossilis*.

[1] Voir l'ouvrage cité, p. 219. C'est moi qui ai souligné.

Nous aurons soin de suivre tout cela, si possible, dans nos futures Causeries [2].

IV
Einstein

Einstein est mort le 14 avril 1955, à Princeton, U.S.A. Les deux Revues scientifiques, citées plus haut, *Science et Vie* et *Science et Avenir*, dans leurs numéros de juin, lui ont consacré chacune un article important, la première sous la signature de Henri Farjaud, la seconde sous celle de A. Ducrocq. Et elles renchérissent l'une sur l'autre de termes admiratifs. Pour la première, Einstein fut « un des plus puissants cerveaux du monde ». Pour la seconde, il est clair que « le monde a perdu le plus précieux des cerveaux humains ».

« Il n'est pas exagéré, dit-elle d'affirmer qu'Einstein a fourni la première cosmologie valable, la première grandiose synthèse des phénomènes de l'univers, de tout l'univers. »

Il n'a pas travaillé seulement en physicien de génie, mais il a situé son point de départ aux confins de la logique et de la métaphysique. La physique avait pris l'habitude de manipuler des entités inconnaissables telles que masse, temps, forces, énergie, charges, etc. Il a entrepris de démontrer que toutes ces inconnues rentraient les unes dans les autres. Mais que peut retenir un « profane » de son œuvre ? C'est ce que nous allons essayer de dire ici. Car un « honnête homme », au sens du XVII[e] siècle, doit être frotté un peu de toutes choses.

Einstein naquit à Ulm, en 1879, de famille israélite. Il fut de lente ascension, ne parla qu'à 2 ans, fut « ordinaire » jusqu'à 12 ans, âge où brusquement il prit goût aux mathématiques. Son père quitte Munich pour Milan. Albert le suit, et y abandonne la nationalité allemande. Albert vient ensuite en Suisse, et découvre sa vocation de physicien au Polytechnikum de Zurich. A 21 ans, il opte pour la nationalité suisse. Il épouse une étudiante serbe, dont il a bientôt deux fils. En 1905, à l'âge de 26 ans, il publie aux *Annalen der Physik*, trois mémoires retentissants. C'est pour ces travaux que déjà en 1921, il reçoit le prix Nobel. Il était devenu le *père de la Relativité*. Ce fut d'abord la relativité restreinte, qui lui donna une renommée éclatante, mais en se dépassant lui-même, il aboutit à la Relativité généralisée, et c'est la gloire ! Il devint en 1909, professeur de physique théorique à l'Université de Zurich, puis à Prague (1910), à Zurich de nouveau (1912), à Berlin (1913).

Le 23 mars 1919, il se produisit une éclipse totale du soleil, observable au Brésil et en Afrique. Les missions scientifiques observèrent que certaines étoiles apparaissaient qui, normalement, auraient dû être cachées derrière le soleil. C'était une éclatante confirmation de la théorie de Einstein : *la déviation des rayons lumineux par le champ de gravitation d'un astre*, en l'espèce, le Soleil. Ainsi donc la lumière se conduisait comme n'importe quelle énergie. Elle était susceptible de subir une déviation. Elle ne se propageait pas uniformément et impassiblement en ligne droite ! Alors, Einstein devient légendaire. Les ouvrages et brochures se multiplient, sur ses découvertes. Les Universités de tout pays veulent l'avoir pour des conférences : il voyage beaucoup : Hollande, Tchéco-Slovaquie, Autriche, Etats - Unis, Angleterre, France, Chine, Japon avec retour par la Palestine.

A l'avènement de Hitler, Einstein qui s'est séparé de sa première femme, a épousé une cousine, Elsa, demeurée veuve avec deux filles. Le savant, qui se trouve alors loin de l'Allemagne, décide de n'y plus revenir. Ses biens sont confisqués par les nazis. La France propose de l'accueillir au Collège de France. Mais il choisit l'Institut de Princeton pour l'Avancement des Sciences. Il devient citoyen américain, en 1941, et il continue à professer jusqu'à sa retraite, en 1945. C'est de Princeton, qu'il adressa, le 2 août 1939, sa lettre historique au président Roosevelt, qui fut à l'origine du colossal « *Manhattan Project* », où l'on organisa fébrilement les recherches et les techniques qui devaient conduire à la fission de l'atome et à la bombe atomique. Einstein — paradoxe étrange — était profondément *pacifiste !* Et c'est lui, cet ennemi de la guerre, que l'on peut appeler le père, ou du moins le parrain et le grand-père de la bombe, le plus effroyable engin de guerre qui ait jamais existé. Mais il était convaincu que les nazis étaient à la poursuite du même objectif et il ne pouvait supporter l'idée qu'ils fussent les premiers dans cette découverte terrible ! Tant il est vrai que le plus pacifiste homme du monde est tout de même obligé de défendre les objectifs supérieurs de la civilisation humaine.

A part cette intervention décisive, que sollicitèrent de lui les physiciens de l'Université de Columbia, il se tint toujours en dehors de la politique mondiale et ne fit même rien pour la création effective de la bombe elle-même. Il vivait en ermite, à Princeton, faisant de longues promenades solitaires à pied, ou jouant du violon — car il était un violoniste remarquable. Il n'abandonnait cependant pas ses travaux. Et jusqu'à la fin de sa vie il chercha à établir cet axiome, dont Taine avait rêvé, et duquel toute l'évolution de la création doit dépendre. On ne sait encore si les équations qu'il a laissées réalisent effectivement la liaison entre la gravitation et l'électromagnétisme, qui lui paraissait indispensable pour vraiment comprendre l'univers. Il avait la passion de comprendre, mais il la croyait trop peu répandue :

« De même, a-t-il dit, qu'il existe une passion pour la musique, il existe aussi une passion pour la compréhension. Elle est très commune chez les jeunes enfants. mais elle se perd ensuite chez la plupart des adultes. »

Pour lui, il avait les deux, la passion de la musique et celle — bien plus haute — de la compréhension. Mais il se tenait dans les arcanes de la théorie. Il allait peu au laboratoire, et quand il y allait, c'était en visiteur, nullemant en exécutant. Il faisait des équations. On lui envoyait de partout des constatations et observations physiques et il avait le don de les interpréter, et de les mettre en équation. Il restera le « père de la relativité générale ». Pour comprendre ce que cela veut dire, il faut connaître les mathématiques supérieures. Mais on peut dire en gros, que le mot relativité

[2] Qu'il me soit permis d'indiquer que j'ai sous presse, un petit livre qui aura pour titre : *Adam sous la Pioche*, Paris, Bonne Presse.

signifie que tout ce que nous savons de la matière ne prend des aspects différentiels, que *relativement* à nous. Tout est relatif, en ce sens, mais au fond, *tout est identique :* masse, énergie, vitesse, lumière, électricité, etc. tout est un, et n'est divers que *par relation à nos moyens de connaître*. Seulement, ce fond commun et un, qu'est-ce que c'est ? — *Ignoramus et ignorabimus !* Nous mettons des noms, des étiquettes, mais nous ne savons le tout de rien. Einstein a voulu cependant *unifier* cette science relative, qui est la nôtre et que nous avons, pour notre usage et notre commodité, divisée en chapitres que nous croyions très éloignés les uns des autres : optique, acoustique, chaleur, électricité, magnétisme, etc. La conclusion de A. Ducrocq, dans *Science et Avenir*, mérite d'être livrée aux méditations de nos lecteurs... s'ils la comprennent, ce qui n'est pas mon cas :

« Compte tenu de la théorie unitaire, il est... plausible que la relation entre électricité et gravitation, incluse dans les derniers travaux d'Einstein, nous indique la possibilité théorique de réaliser à l'échelle macroscopique des dématérialisations intégrales. »

Signalons en terminant les articles de Pierre Rousseau, dans la *Revue de Paris* de juin 1955, *La Grandeur d'Einstein*, et de François Le Lionnais, dans *Hommes et Mondes*, de juin aussi : *L'œuvre et la Pensée scientifique d'Einstein.*

« Peut-être murmurait-il, comme le Moïse de Vigny, écrit Pierre Rousseau :

« *Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire.* »

Et pour commenter ce mot « solitaire ». P. Rousseau fait observer que cet homme qui a déclanché la révolution physique récente, marchait dans sa voie à lui, et qu'il ne tenait aucun compte de la théorie des quanta, dans ses calculs, qu'il restait fidèle à la notion classique d'un déterminisme rigoureux. Il y avait schisme complet entre lui et le reste des savants ! Qui avait raison ? Il y aura encore bien des problèmes à résoudre, quand on aura enfin assimilé ses équations et qu'on en aura vu les conséquences théoriques et pratiques.

V

Pourquoi l'on devient communiste

La *Revue de Paris* de juin que je viens de citer nous apporte encore quelques pages intitulées : *Quand j'étais communiste*, qui ne sont autre chose qu'un extrait des *Mémoires* à paraître d'Arthur Kœstler, le célèbre auteur du *Zéro à l'Infini*.

Rappelons à ceux qui l'ignorent que Kœstler est né à Budapest, en 1905, et qu'il a souvent écrit en langue anglaise. Il fut correspondant de guerre du *News Chronicle*, au cours de la guerre civile espagnole. Il avait adhéré au parti communiste, à Berlin, en 1931. Il fut envoyé dans la suite par le parti en Russie. La cellule allemande à laquelle il avait appartenu lui avait déjà paru irrespirable. En Russie, il retrouva la même atmosphère, mais alourdie par un régime de terreur. Nous allons donc trouver chez lui la description d'une cellule communiste. La sienne, à Berlin, comptait une vingtaine de membres : plusieurs littérateurs, un psychanalyste, qui rompit avec le parti, en 1933, plusieurs jeunes femmes à prétentions intellectuelles, un agent d'assurances et des ouvriers. On se réunissait une fois par semaine. Le chef de la cellule commentait les événements et indiquait « la ligne » à suivre. Toute discussion était permise, avant la décision venue d'en-haut. Mais une fois la décision prise, toute critique était du déviationnisme. Le slogan était : « Le front n'est pas un lieu de discussion » et encore : « Le vrai militant doit toujours se considérer comme au front. »

Toutes les discussions se concluaient donc dans l'unanimité.

La tâche essentielle des cellules était de répandre des tracts, de porte en porte. Les membres allaient proposer la Révolution mondiale, comme d'autres vont offrir un aspirateur. Mais en 1932, la lutte contre les nazis, qui allaient prendre le pouvoir, se fit plus ardente et plus rude. Les nazis avaient des voitures et, passant à grande allure, tiraient dans les bistros où les communistes étaient réunis. Les communistes, moins riches, avaient peu de voitures. Kœstler en avait une et tout le parti s'en servait d'office. Il recevait l'ordre de servir de chauffeur dans les expéditions les plus pacifiques. Mais c'était toujours quelque peu dangereux. Sa consigne, au cas où sa voiture aurait été repérée, était de dire qu'on la lui avait volée et qu'il l'avait retrouvée dans une rue déserte. Mais le parti communiste allemand, mal conduit, mal soutenu par le parti socialiste, n'était pas de taille à lutter contre Hitler. Comme le dit Kœstler, c'était « un géant castré, dont les rodomontades ne servaient qu'à masquer la virilité perdue ». Ce fut alors qu'il commença à être heurté par la consigne implacable du Parti. Il avait noué des amitiés avec ses camarades. On lui en sut mauvais gré. Les « amitiés particulières » sont un crime dans le Parti, comme dans un collège ou un pensionnat. Tout ce qu'il disait dans l'intimité à un camarade était rapporté au centre. On lui expliqua la morale du Parti, sous la forme suivante :

« Toi et moi, camarade, nous pouvons nous tromper, mais pas le Parti. Le Parti, camarade, est quelque chose de plus grand que toi et moi et que mille autres comme toi et moi. Le Parti, c'est l'incarnation de l'idée révolutionnaire dans l'Histoire. L'Histoire ne connaît ni scrupules ni hésitations. Inerte et infaillible, elle coule vers son but. A chaque courbe de son cours, elle dépose la boue qu'elle charrie et les cadavres des noyés. L'Histoire connaît son chemin. Elle ne commet pas d'erreurs. Quiconque n'a pas une foi absolue dans l'Histoire n'est pas à sa place dans les rangs du Parti... La ligne du Parti est nettement définie, comme un étroit sentier de montagne. Le moindre faux-pas à droite ou à gauche, vous lance dans le précipice. L'air y est raréfié ; quiconque a le vertige est perdu. »

Les lignes qui précèdent ont naturellement trouvé place dans le *Zéro et l'Infini*. Et en voici la conclusion :

« L'impitoyable froideur (du vrai révolutionnaire) envers le genre humain, découle d'une sorte de pitié mathématique... Une conscience vous rend aussi inapte à la révolution qu'un double menton. La conscience vous grignote la cervelle comme un cancer, jusqu'à ce qu'elle vous ait dévoré toute la matière grise » (toujours dans le *Zéro et l'Infini*).

Kœstler fut séduit par l'aspect logique de cette doctrine. Il lut les grands maîtres ; le *Feuerbach* d'Engel, le *Dix-Huit Brumaire*, de Marx, *Etat et Révolution* de Lénine. Ces ouvrages contiennent la technique de la Révolution. Il apprit le style, les tournures de pensée et d'expression, de rigueur dans le Parti. Il expose les résultats du commu-

nisme dans la littérature et les arts. Selon lui, toute une génération de poètes et de romanciers, ayant absorbé du marxisme à doses réduites et assimilables, ont pu ajouter des traits intéressants à la civilisation du xx^{e} siècle. — Il est clair toutefois, qu'il ne se place ici que dans l'hypothèse contestable de « l'art pour l'art ». Et il nomme parmi ceux que le marxisme a inspirés en partie ou totalement : Dos Passos à ses débuts, Sinclair Lewis, aux U.S.A., Barbusse, Rolland, Malraux, Camus, Sartre, en France, etc. Dans son expérience personnelle, Kœstler estime que la foi communiste agit sur lui comme une drogue paralysante. C'est qu'elle peut être stimulante à petites doses, comme la strychnine ou l'arsenic, et destructrice à hautes doses. Pour lui, il ne retrouva ses facultés créatrices, qu'en se sentant déçu et prêt à quitter le Parti. Il croit qu'il en est de même de toute foi totale, et pose la bizarre question suivante :

« On se demande ce qui serait arrivé aux romanciers catholiques, à Mauriac, Evelyn Waugh ou Graham Greene, s'ils avaient accepté la discipline monastique ou tout au moins étaient entrés dans les ordres. »

En Russie, les plus grands parmi les écrivains de talent, ou se soumirent, ou se suicidèrent, ou s'enfuirent à l'étranger. Beaucoup furent « liquidés » sans bruit, au cours des « purges ».

« Les survivants, ou bien ont perdu la voix, ou sont devenus des bouffons de cour, lauréats du prix Staline. Il en va de même des écrivains communistes non russes, qui sont restés dans le Parti, tels, entre autres, Johannes R. Becher et Louis Aragon. »

Pour lui, ce qui le dégoûta, ce furent les simplifications enfantines des chefs, mélangeant indistinctement tous les non-communistes, dans une égale réprobation, sous le nom de « capitalistes », et donnant des règles grotesques pour la formation des poètes et écrivains du Parti. Il corrigea cependant, *in petto*, les anomalies des dirigeants, par sa propre philosophie secrète. Il fit assez longtemps du « déviationnisme » privé, mais à la longue cette sorte de *schizophrénie*, de scission intérieure de son être, lui parut insupportable. Il pensait toutefois que cela était chez lui un héritage de son passé bourgeois, que cela n'existait pas chez les vrais prolétaires.

« En somme, écrit-il, le prolétaire, avec sa conscience de classe, était l'équivalent du Noble Sauvage de Rousseau, du Surhomme de Nietzsche, du *Blut- und Bodenmensch* — l'Homme du Sang et de la Terre — de Hitler, et devint une espèce de super-ego collectif pour les intellectuels communistes. »

Kœstler, analysant les raisons qu'il avait eues d'adhérer au Parti, les trouve surtout dans une mauvaise conscience de classe. Elevé dans la bourgeoisie, étudiant, il avait comme le sentiment d'une culpabilité d'être assidu à des plaisirs que la plupart des hommes ne peuvent se payer. « Les vrais communistes, dit-il, comme les vrais catholiques vivent dans la conscience perpétuelle du péché originel ». Parmi les adhérents au Parti communiste aux U.S.A. on a démontré récemment que la plupart n'y furent pas conduits par la misère, mais par quelque conflit familial. Et Kœstler formule la loi suivante :

« Ce n'est pas la théorie marxiste par elle-même qui fait les rebelles, mais une disposition psychologique qui les rend sensibles aux théories révolutionnaires... »

VI

Le milieu russe

Nous ne quittons pas entièrement notre sujet, en passant au *Month* de mai 1955, pour y lire un article de Marie Noële Kelly, intitulé en anglais : *The russian Scene*, ce que je traduis : *Le milieu russe*.

Madame Kelly est la femme de Sir David Kelly, qui fut ambassadeur en Russie de 1949 à 1951. Il s'agit donc encore du milieu russe, observé par l'ambassadrice, au temps de Staline. Lady Kelly a écrit deux volumes sur la Russie : *Miroir de Russie* et *Livre de peinture de la Russie*. Elle explique dans son article, que dans tous ses écrits, elle a pris comme principe d'éviter les théories et les conjectures, pour s'en tenir aux faits qu'elle a observés, ou qu'elle tient de source rigoureusement sûre et objective. Elle est restée 28 mois en Russie. Staline y régnait depuis 30 ans. Depuis sa mort, la Russie donne des signes certains de détente, mais qui ne sont nullement incompatibles avec le régime stalinien en soi. Rien ne prouve que la base du système ait changé : la philosophie Stalino-marxiste.

Observations essentielles : 1° Tout le monde au travail. — Peu de place laissée au plaisir ou à l'amusement. Les milliers de femmes qui balaient la neige, en hiver, ne s'arrêtent pas un instant pour bavarder. Il n'est question partout que de la « norme » à atteindre ou à dépasser, dans le travail. Le *stakhanovisme* reste la règle générale. *Produire*, c'est le mot d'ordre. Tout le monde est rivé à son travail et ne peut en sortir sans de nombreuses et difficiles démarches. Tout est subordonné au bien de l'Etat, et par suite aux décisions des supérieurs. L'homme est vraiment « à la chaîne ». Pour voyager en tram, il faut avoir un bon de priorité de transport.

« Parfois, aux stations de tramways, il existe 14 bureaux correspondant aux 14 grades de voyageurs, et ceux qui appartiennent aux priorités les plus basses doivent attendre parfois des semaines pour trouver place dans un car !... »

2° Ce qui manque encore le plus en Russie, ce sont les logements. Les familles s'entassent souvent à 15 personnes dans une seule pièce, alors que d'autres sont à une personne en cinq pièces et un chalet en bois à la campagne. A vrai dire, cela existe aussi en d'autres pays. Mais ce qu'il y a de particulier à la Russie, c'est que c'est l'Etat qui décide de ceux qui seront à 15 dans une pièce, ou à un en 5 pièces, et l'Etat en décide d'après le genre de travail des individus.

3° Il existe un Code du travail, assorti de pénalités, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs : pénalités encourues pour lenteur, relâchement, ou absentéisme ; cela commence par 4 mois de travail correctif, dans l'emploi occupé, avec une amende d'une semaine par mois du salaire, et cela pour avoir été en retard ou absent durant 20 minutes au cours du mois. Etre absent, sans permission, trois fois pour plus de vingt minutes est crime frappé de prison et de la perte de toutes les assurances sociales. C'est que le travail privé n'existant pas, toute faute contre le régime du travail est faute contre l'Etat, contre la société entière. Or, c'est un devoir social d'accroître la production.

Divinity Library

4° Dans le même ordre d'idées, les syndicats sont au service de l'Etat et nullement au service des ouvriers. Ils tendent uniquement à accroître la production, en répandant les techniques nécessaires, en suggérant des méthodes nouvelles, pour la productivité. Il est dès lors logique qu'aucune grève, aucun arrêt du travail ne soit toléré. Et nul ne peut quitter son emploi, sans que les experts aient décidé qu'il peut être plus utile dans un autre. Les pensions de vieillesse sont calculées d'après le nombre d'années passées dans l'emploi. Enfin, chose plus grave, des millions de travailleurs sont parqués dans des *camps de travail*, qui ne sont autre chose que des travaux forcés : mines d'or, exploitations forestières, mines de sel, construction de routes ou de canaux à travers des marais ou des déserts. On a parfois mis en doute ces travaux forcés, mais il en est question en long et en large dans l'*Encyclopédie soviétique* et dans les Codes pénaux.

5° On a dit plus haut, que la législation du travail est si rigide qu'il reste peu de place pour l'amusement ou le plaisir. Lady Kelly développe ce point dans les lignes suivantes :

« Vous ne verrez jamais un livre ou une Revue avec le genre de gravures auxquelles nous sommes habitués. Vous ne trouverez jamais une affiche ou une peinture. à la porte d'un cinéma ou d'un théâtre, contenant la moindre suggestion de *sex-appeal* ; et surtout, vous aurez peine à rencontrer un couple de jeunes gens qui s'embrassent dans un parc ou un jardin public. Je ne critique pas cela, mais je constate seulement le fait que la Russie est le pays le plus puritain où j'aie jamais été. »

C'est que l'obsession des dirigeants russes est de faire de la Russie la rivale de production des Etats-Unis, et ils sentent que toute distraction est regrettable du point de vue de l'Evangile du travail. C'est pourquoi, on ne tolère pas la musique, ni la peinture, ni les jeux, ni les films modernes. Tout doit être réglé par les autorités et en vue du but à atteindre. Tout le reste est à laisser aux « bourgeois-décadents ».

6° Il s'est produit un changement prodigieux, au sujet du divorce. Cela ne prouve toutefois aucun changement moral. Mais l'Etat a besoin de familles nombreuses, donc il est anti-social pour des époux de suivre des goûts changeants.

7° L'attitude envers l'Eglise s'explique de même. Il serait fâcheux pour l'Etat de provoquer des mécontentements dans le domaine mystérieux des âmes. L'Eglise prêche la résignation, l'obéissance, le travail, la moralité. C'est profitable pour l'Etat, à la seule condition, qu'il soit entendu que l'Etat reste au-dessus de l'Eglise, qu'il est un dieu que le culte du vrai Dieu n'affecte en rien, et que l'Etat, au contraire, demeure athée, c'est-à-dire au-dessus de Dieu. Le Parti communiste actuel en Russie ne compte qu'environ 6 millions d'adhérents sur peut-être 210 millions d'habitants. Ces membres du Parti doivent professer l'athéisme, au moins à l'extérieur. Mais pour la masse populaire, le Parti a décidé qu'une persécution ouverte irait contre son but, et qu'il suffit de former peu à peu les jeunes à d'autres idées que les vieux. Et c'est ce qui explique ce fait : Etat athée, — Eglises toujours pleines à craquer.

8° Les magasins commencent à être mieux garnis en marchandises, de toute sorte, mais les prix, comparativement à ceux des autres pays sont beaucoup plus élevés. Lady Kelly les estime à trois ou quatre fois les prix mondiaux, dans la plupart des marchandises.

Arrêtons ici ces notes. Il est impossible, pour un étranger, de se rendre entièrement compte de ce milieu étrange et artificiel qu'est le monde communiste russe. La conclusion de lady Kelly est la suivante :

« Impression d'un pays où l'évangile du travail et du travail pour l'Etat passe avant tout le reste. »

VII

Le Pakistan

Sous ce titre, le *Pakistan, un pays né d'une guerre de religion*, je trouve un article signé Th. J. Delaye, dans la revue *L'Officier de réserve* de juin 1955.

Depuis des siècles, les Indiens étaient divisés par la question religieuse. Et cette division s'est traduite, sous nos yeux, par la constitution de deux Etats différents et plutôt hostiles l'un à l'autre. Au centre du continent indien, les habitants pratiquent les vieilles religions de l'Inde, le brahmanisme, le bouddhisme et le djainisme. Ils sont appelés d'un nom commun les *Hindous*, et on évalue leur nombre à 375 millions de fidèles. Ce qui complique la situation, c'est que sur les deux ailes de ce groupe compact des Hindous, se trouvent des musulmans qui ne veulent pas être confondus avec eux. Ils sont environ 75 millions, et sont répartis d'une part à l'ouest dans la vallée de l'Indus et le Penjab, d'autre part à l'est dans la basse vallée du Gange. De cette opposition religieuse, sont nés l'Hindoustan et le Pakistan. La séparation ne se fit pas sans orage. En 1947, la ville de Lahore fut incendiée, ses 150.000 habitants massacrés, et au total, au moins 500.000 musulmans périrent sous les coups des Siks. Pour prendre un terme de comparaison, on peut dire qu'en un mois il y eut plus de morts qu'en Europe durant toute la guerre de Trente ans, et plus de réfugiés que pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y eut, en effet, d'énormes déplacements de populations. Plusieurs millions de musulmans furent rejetés de toutes parts vers le Pakistan, et d'importantes minorités hindoues durent évacuer le Penjab et la vallée de l'Indus. Ces réfugiés, encore mal reclassés, forment de part et d'autre une plaie au flanc de chacun des deux Etats. Ils vivent dans la misère, et sont à la charge de leurs gouvernements respectifs.

Entre l'Hindoustan et le Pakistan se dressent donc des souvenirs sanglants qui empoisonnent l'atmosphère. Ajoutons à cela le problème irritant du Cachemire, capitale Srinagar, où se trouvent environ 4 millions de musulmans et que le Pakistan revendique, tandis que l'Hindoustan veut y imposer son autorité, pour des raisons de prestige. La guerre a éclaté pour ce motif. Elle est suspendue depuis 1949, en attendant un plébiscite qui ne vient jamais. C'est l'un des problèmes que l'O.N.U. est en peine de résoudre. A la question politique s'ajoute une question économique, car les Indiens veulent détourner les eaux de l'Indus à leur profit, alors que ces eaux sont nécessaires au Pakistan et qu'il y a assez d'eau pour les deux Etats, pourvu

qu'ils s'entendent. Mais c'est là justement la difficulté ! L'avenir du Pakistan est donc en dépendance totale du bon vouloir de son puissant voisin. Mais jusqu'ici ce bon vouloir est assez mince. Ne croyons pas cependant que la religion commune à deux Etats suffise à les mettre en paix. Nous l'avons bien vu en Europe. Le Pakistan le constate du côté de l'Afghanistan, qui est, lui aussi, un Etat musulman, mais n'en reproche pas moins à son voisin, un tracé de frontière qu'il n'a pu digérer.

En dépit de leur situation précaire, les Pakistanais ont osé faire un rêve immense : unir autour de l'idée religieuse toutes les populations du monde adhérant à l'Islam, de façon à en faire un bloc capable de tenir la balance entre les deux autres qui s'affrontent sur la planète, le bloc soviétique et le bloc occidental. C'est ce qui explique que le Pakistan, *a priori*, soit toujours contre la France, dès qu'il s'agit des intérêts de l'Islam, soit en Tunisie, soit au Maroc, soit même en Algérie. Et en vérité rien, à nos yeux, de plus grotesque que les accusations portées contre la France dès qu'il s'agit des questions musulmanes. Le Pakistan, qui est un pays misérable, dont les habitants, dans la proportion de 90 % ne savent ni lire ni écrire, et sont réduits à vivre, pour la plupart, avec 50 roupies par mois, soit 3.000 francs pour une famille entière, ou même de mendicité, et qui sont soumis aux règles étriquées et tyranniques d'une religion archaïque et formaliste, a la prétention de nous donner des leçons dans la manière de conduire un Etat moderne, de répandre l'instruction, de régler la vie économique des peuples que nous avons éduqués en Afrique du Nord ! C'est affolant et risible ! En réalité, l'un des dangers les plus graves que court le Pakistan est l'impossibilité où il se trouve d'évoluer avec le reste du monde : il y a bien des gens instruits et intelligents chez les Pakistanais, mais les réformes qu'ils ont voulu établir, au lendemain de la Constitution de l'Etat, en 1947, ont soulevé chez les dévots musulmans de telles protestations qu'ils ont dû les abandonner :

« Aujourd'hui encore, toutes modifications des habitudes ancestrales effraient les « conservateurs de la foi » comme une atteinte sacrilège au Coran. Dans la crainte d'offusquer les préjugés religieux, toute solution des problèmes les plus urgents, comme la réforme agraire, est ajournée, et les Pakistanais continuent à vivre comme au Moyen Age, mourant de faim sur des richesses. »

Sur des richesses ! Il y a, en effet, de grandes ressources au Pakistan. Les Anglais en quittant le pays, lui ont laissé des routes, des chemins de fer, des barrages importants, un système admirable d'irrigation, permettant de fertiliser d'immenses terrains qui, autrement, seraient des déserts. Mais il y a une très mauvaise distribution de la population. En effet, à l'est, 42 millions de Pakistanais sont entassés sur les bras du Gange, avec une densité de 780 habitants au km², soit plus de dix fois comme en France. Au Penjab, la densité n'est plus que de 300 au km², ce qui reste énorme, et elle tombe à 11, dans le reste du Pakistan. Il faudrait donc que le Pakistan occidental puisse livrer au Pakistan oriental des vivres, mais les deux parties de l'Etat sont éloignées l'une de l'autre, et séparées par l'Hindoustan, peu favorable, et du reste travaillé, lui aussi, par d'énormes difficultés économiques. Entre les deux parties du Pakistan, ne l'oublions pas, il y a un hiatus de 3.000 km. Et elles ne communiquent guère que par mer, par d'énormes détours !

Le danger est donc de tous les côtés : au dedans et au dehors. Et l'ombre du communisme chinois plane sur le tableau, que nous venons d'esquisser. On comprend que le Pakistan se soit jeté dans les bras de l'Amérique et attende son salut, c'est-à-dire avant tout son indépendance et son développement économique, des ressources qui lui viendront des U.S.A. Là encore, la misère pourrait être l'introductrice du communisme, et c'est ce que tous les hommes qui savent comprendre ne doivent jamais oublier.

VIII

Panislamisme et Occident

Ce panislamisme que nous venons de rencontrer au Pakistan mérite quelques explications. Il est de toute évidence l'un des facteurs les plus importants de la politique mondiale actuelle. Nous sommes payés, nous Français, pour le savoir. Les événements qui se déroulent au Maroc, en Algérie et en Tunisie, et à un degré moindre, dans nos colonies d'Afrique, ou plutôt dans les pays africains d'Union française, sont, dans une large mesure commandés, fomentés, exploités du dehors. C'est ce que nous explique fort bien M. Robert Herly, dans *La Revuc des deux-mondes* du 15 juin 1955, sous le titre : *Panislamisme et Occident*.

Nous connaissons mal l'Islam. Nous ne tenons pas assez compte de sa nature, de ses exigences, de son emprise sur des centaines de millions d'êtres humains, de ses ambitions, de son prestige.

En gros, il existe actuellement dans le monde mulsuaman, trois catégories de personnes : 1° *la masse tradionnaliste*, composée d'analphabètes, d'âmes frustes, crédules, maintenues dans leurs traditions par les femmes, par les marabouts, par les cadres féodaux du clan, de la tribu, de l'administration musulmane. Cette masse, dans son ensemble, n'est pas méchante, elle ne demande que la paix. Elle nous est reconnaissante de ce que nos missionnaires, nos médecins, nos religieuses, font pour elle. Mais elle est docile à la voix de ses chefs. Elle est capable de subir des emballements soudains, inexplicables pour nous, et déconcertants, dès qu'on fait appel à la tradition religieuse. Et elle est à la merci de l'influence de l'une ou de l'autre des catégories suivantes ; 2° *les évolués*, qui sont des musulmans frottés de civilisation occidentale, plus ou moins détachés de toute croyance religieuse, très fiers des diplômes conquis dans nos universités, mais aigris et rendus hostiles, voire dangereux pour nous, par le fait qu'ils se sentent à la fois coupés de leur milieu racial, et mal admis dans le nôtre. Ils trouvent difficilement à se marier, car les femmes musulmanes ne veulent pas d'eux, et la famille française est justement défiante à leur égard. Il y a donc chez eux un orgueil refoulé, qui se transformera souvent en haine inexpiable contre le monde occidental. Les évolués chercheront donc, moyennant quelques satisfactions extérieures données au traditionnalisme, à se faire une réputation, une situation politique, dans leur milieu, en promettant l'indépendance, en flattant le

nationalisme de leur pays, en se faisant les « libérateurs » de leurs compatriotes. Enfin, 3° les *réformistes*, qui sont, à l'opposé des évolués, des traditionnalistes renforcés, mais se prétendant éclairés, et qui rêvent d'un retour au Coran, interprété dans toute sa rigueur et toute sa pureté.

Entre *réformistes* et *évolués*, — formant l'élite musulmane, — il y a une rivalité formidable et que nous avons peine à comprendre. Le *réformiste* méprise et jalouse ces élèves de l'Occident que sont les *évolués*.

« Toute science étant incluse dans le Coran, il est insupportable à l'étudiant de la grande mosquée de se voir préférer des bacheliers dans la course aux emplois. »

Par ailleurs, il méprise profondément aussi l'ignorance des marabouts et les pratiques des confréries, qui sont, à ses yeux, entachées de superstition.

Ces réformistes sont formés dans les Universités coraniques : El Azhar en Egypte, — la Zitouna à Tunis, — la Karaouyine au Maroc. Ce sont des théologiens et des juristes, on les appelle les *oulémas* — du mot *alem : savant*. Et les oulémas sont tous des apôtres. Leur travail se fait sans bruit, d'ordinaire, mais en profondeur. Ils façonnent les esprits, et préparent les générations montantes. Ils sont en voie de mettre sur pied une sorte d'*Islam rural* qui se répand non seulement en Afrique du nord, mais aussi *dans la partie islamisée de l'Afrique noire*.

Or, ces réformistes ont contre nous un argument très fort et malheureuseemnt en partie justifié :

« Ils condamnent la civilisation occidentale qu'ils proclament décadente parce que déspiritualisée. »

Et nous, chrétiens, qui gémissons sur le laïcisme occidental, nous sommes bien obligés de reconnaître dans l'Islam rénové une vigueur de foi, une fréquence et une ferveur de la prière, que nous voudrions voir renaître parmi nous. Le laïcisme occidental est sûrement l'une des causes de la baisse de notre prestige. Nos missionnaires ont bien à faire pour le relever aux yeux des musulmans. Un Père de Foucauld l'avait compris. Un Psichari avait retrouvé la foi chrétienne, au contact de la foi islamique.

Mais venons-en au panislamisme. Tout fidèle de l'Islam croit en un livre : le Coran. Et le Coran n'est pas seulement un livre sacré, mais un code, une loi civique, une conception politique. Les musulmans ne cessent de considérer comme appartenant de droit à la Maison de l'Islam les pays qui furent jadis musulmans, mais dont l'Islam fut ensuite chassé. Il n'y a pas, d'après le Coran, de distinction des pouvoirs. On ne trouve pas dans le Coran, le mot du Christ : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. L'Islam ne connaît que la théocratie. Et c'est en ce sens qu'il faut comprendre l'affirmation passionnée d'Habib Bourguiba, chef du Néo-Destour, dans un discours prononcé à Gabès, le 19 mars 1950 :

« Dieu n'a jamais accepté et n'acceptera jamais que des musulmans se laissent commander par des incroyants. Un musulman qui accepte d'être sous les ordres d'un infidèle commet un péché contre la religion... »

Un peu plus de 5 ans se sont écoulés depuis que ces paroles ont été dites, et on sait que dans la nuit du 8 au 9 juillet 1955, le parlement français a ratifié, à une majorité considérable, le traité franco-tunisien donnant raison à Bourguiba !

Mais il serait faux de croire que l'Islam se limite à une *reconquête*, à une *libération*. Il est toujours, dans la pensée de ses adhérents, une loi rendant obligatoire « la guerre sainte », c'est-à-dire un effort pour promouvoir sur toute la terre les droits de Dieu. On a pu rencontrer, sous une plume musulmane, la phrase suivante :

« La communauté musulmane, sous sa forme idéale, n'est pas supranationale : elle est la seule nation qui ait un plein droit à exister sur la terre. »

Tandis que la *catholicité* du christianisme ne s'étend — idéalement — qu'aux âmes, l'Islam confond l'emprise sur les âmes avec l'emprise sur les corps et sur l'humanité tout entière.

De toute évidence, nous assistons à un renversement de la vapeur, au sein des pays musulmans. Au cours du dernier demi-siècle, on a assisté au contraire à une décadence des principes islamiques : la Turquie s'est laïcisée. Le califat a disparu. Les Etats musulmans se sont disjoints et ont fait bande à part. Le Liban a opté pour le pluralisme confessionnel. En Syrie, l'Islam cessa d'être la religion d'Etat. En Egypte, on a renoncé à punir de mort le musulman abandonnant l'Islam. On a pu penser que le monde islamique s'engageait dans les voies de l'Occident, et que les barrières qui l'en séparaient allaient s'effriter. Aujourd'hui, le reflux se produit avec une violence prodigieuse. Le monde islamique s'éloigne de nous. Nous constations, plus haut, que l'on nous donne toujours tort, à nous Français, quoi que nous fassions, en pays islamique. Le fanatisme musulman est déchaîné. Si nous prononçons le mot de fanatisme, c'est qu'il ne s'agit plus seulement d'une foi, car les musulmans — *des* musulmans — n'hésitent pas à violer ouvertement la loi de Dieu sous couleur de la défendre : la pratique de l'assassinat politique entache de manière hideuse l'histoire des jeunes Etats musulmans, qu'ils s'agisse de l'Afghanistan, de l'Irak, du Yemen, de l'Egypte, de la Syrie, ou de notre Afrique du nord ! Alors, nous ne comprenons plus ! Un théologien de l'Islam, M. Malek Benami, dans son livre : *Vocation de l'Islam* prétend que l'aire de la civilisation est désormais appelée à se déplacer de l'Occident vers l'Orient, et il en donne comme raison que « l'âme seule permet à l'humanité de s'élever. »

Nous lui accorderons bien volontiers ce principe, contre le matérialisme qui déshonore le monde, mais nous ne pouvons reconnaître une manifestation authentique de l'âme dans le terrorisme abominable qui déshonore l'Islam.

Conclusion de l'article analysé ici :

« En réalité, la situation que nous venons de décrire ne répond même plus à une ambiance de guerre de religion. Cet aspect qu'on lui donne n'est qu'apparence : c'est à un impérialisme nouveau que nous avons affaire, à une guerre de civilisation, dans laquelle l'Islam est utilisé comme instrument et où il s'agit de grouper contre l'Occident l'ensemble du monde non-occidental. *La domination de l'Afrique est en jeu...* »

Nous l'avons dit ici même, à plusieurs reprises : entre l'Islame et le christianisme, une course de vitesse est engagée ! A qui appartiendra l'Afrique ? Sera - t - elle chrétienne ou musulmane ? Voilà le drame !

IX

Les Frères musulmans

Ce qui prouve une fois de plus la gravité de l'évolution islamique, c'est qu'on trouve dans les revues les plus diverses des études sur ce mouvement. Ouvrons en effet *Rythmes du Monde* : tome III, N° 1, nous y trouvons, sous la signature de J. Em. Janot, un article intitulé : *Les Frères musulmans.*

Qu'est-ce que cette confrérie ? Elle se définit elle-même :

« Nous ne sommes pas un parti politique. Nous ne sommes pas davantage une secte soufie (mystique), ni une œuvre de bienfaisance, ni un club sportif, ni une institution économique. Nous constituons un groupement islamique, dont le but est de former une génération nouvelle capable de comprendre l'Islam à sa juste valeur, d'agir selon ses préceptes et d'orienter le progrès dans le sens islamique. *Les Frères musulmans sont une doctrine et une nation.* »

C'est catégorique. Il s'agit avant tout d'un mouvement *réformiste*, au sens que l'on a vu, dans la section précédente. Mais les *Frères musulmans* sont spécifiquement un groupement égyptien. Ils ont joué et continueront sans doute à jouer un rôle important dans l'évolution de l'Egypte. Ils ont été fondés par le cheikh Al-Banna. C'est un homme d'apparence modeste, vêtements sans recherche barbe courte, mais bien fournie. Constamment entre ses doigts coulent les grains d'ambre d'un chapelet. Il a horreur de l'Occident, ne connaît et n'a voulu apprendre aucune langue étrangère, ne s'habille qu'à l'orientale, ne fume pas et ne boit pas.

Il naquit à Ismaïlia (sur le canal de Suez), en 1906, de famille pauvre, mais farouchement attachée à la tradition musulmane. Il a vu, dans sa jeunesse les occupants britanniques dominer son pays, les a pris en aversion, s'est tourné vers le Coran, et s'est dressé contre le matérialisme et l'orgueil de l'Occident. Il a fait des études coraniques à Ismaïlia, puis au Caire et s'est appliqué ardemment à l'étude de l'arabe et de la théologie musulmane. Il fut alors nommé professeur à l'école d'Ismaïlia, sa ville natale, et il y enseigna l'arabe et la théologie, ses deux passions. Il s'y fait assez remarquer pour être nommé ensuite au Caire et bien qu'ayant déjà créé son mouvement, il est obligé de continuer ses cours jusqu'à sa mort tragique, en 1949. Il est très assidu à la mosquée. Le vendredi, il se laisse acclamer par ses admirateurs, à la grande prière. A l'occasion, il parle il affirme son mépris de l'Occident « sans foi », il lance des appels de fidélité « au Prophète ». Les adeptes affluent. Le centre de son mouvement se transporte d'Ismaïlia au Caire, en 1934, et il établit son quartier général dans l'ilôt populaire de Helmiya - al - Guedida, sur une place qui, de son nom, s'appelle de nos jours, *Hassan al-Banna*. Il a lui-même organisé son association, créé des comités pour l'extérieur : affaires arabes, palestiniennes, soudanaises, comités d'action sociale, pour les ouvriers, pour les employés et les étudiants, comités pour l'information, la propagande, les problèmes religieux, etc. Les *Frères* — comme les communistes — sont groupés en « cellules ». Ils prétendent qu'ils en ont 1200. Mais il est probable qu'ils exagèrent. Ils évaluent leurs effectifs à 2 millions. L'auteur de l'article analysé les ramène à 200.000. Il croit, en effet, que les *Frères* comptent en gros tous ceux qui sont venus entendre leur chef. Il est sûr cependant que des cellules existent, puissamment commandées et unifiées, dans tous les centres importants d'Egypte. A côté des troupes pacifiques, l'association possède des « bataillons d'assaut », entraînés militairement, en commandos de 5 combattants, avec un chef de groupe. Les candidats subissent un examen serré : santé, famille, fortune, opinions politiques, culture intellectuelle et religieuse. Avant d'être admis, ils sont soumis à des cours de religion, à des leçons de géographie, histoire, équitation, musique. On assure qu'il y a même un bataillon des *sacrifiés* qui ont fait don de leur vie à l'association et au « Guide suprême ». L'insigne du mouvement est le suivant : *un Coran et deux épées entrecroisées, sur fond vert*. Leur devise peut se traduire : *Toujours prêt !* La confrérie est strictement interdite aux femmes et aux Coptes. — On sait que ces derniers sont des chrétiens.

La doctrine est rigoureuse : retour total au Coran, élimination de toute contamination occidentale, puritanisme islamique intégral : interdiction du vin et des contacts entre hommes et femmes, en dehors de certains degrés de parenté. Pas de soirées officielles, comportant mélange des sexes, pas de publications malsaines avec photographies nudistes, pas de music-halls, pas de dancings, pas de casinos de jeux, pas de films de violence ou de luxure, pas de bistros avec vente de liqueurs enivrantes, pas de clubs mixtes, hommes et femmes. Pas de femmes dans les Universités. Retour au code pénal coranique : la calomnie contre une femme, et la dégustation du vin, punies du fouet : le vol qualifié, puni de l'ablation de la main... Plus de prêt à intérêt. Création d'œuvres sociales, de dispensaires, de syndicats pour supprimer les conflits du travail. Dans le domaine politique, il faut tout mettre en œuvre pour rétablir le califat supprimé par Atatürk, en 1924. Il faut reconstruire l'unité islamique et l'unité arabe. Les Frères musulmans, en théorie, repoussent tout racisme. Mais ils ont une aversion visible pour les Coptes, premiers occupants cependant de l'Egypte, et encore plus pour les Juifs. Mais leur haine est surtout farouche contre les « occupants » occidentaux : Anglais principalement, mais aussi Américains, et même Français.

La place nous manque ici pour décrire les rapports entre les Frères musulmans et les gouvernements successifs de l'Egypte. En gros, ils ont été constamment pour la libération de leur pays. Mais ils n'étaient pas le seul parti politique de l'Egypte, et ils ont eu à subir des contre-coups dans la lutte pour le pouvoir. On croit que Al-Banna, fondateur des Frères musulmans, avait le projet de faire, à la manière de Mussolini, une marche sur Le Caire, pour se faire proclamer calife. Le coup d'Etat était confié aux commandos des Frères. Il devait être précédé de quelques e ploits terroristes, destinés à affoler le gouvernement : Le 4 décembre 1948, Salim Zakki préfet de police du Caire, est assassiné ; le 6, un fonctionnaire de la police et six officiers sont attaqués et blessés par des étudiants, membres de la Confrérie ; des bombes éclatent un peu partout. Bref, c'est déjà la tactique que nous avons vue depuis, en Tunisie, au Maroc, en Algérie.

Divinity Library

Le ministre d'alors, Nokrachi pacha, qui est saadiste — d'une secte rivale — n'hésite plus. Le 8 décembre, il interdit les Frères musulmans, confisque leurs biens et jette plusieurs centaines d'entre eux dans des camps de concentration. Vingt jours plus tard, c'est lui qui est assassiné. Mais le 12 février 1949, Al-Banna tombe à son tour sous les coups d'un agent de la police politique. On lui donna pour successeur un modéré : Hassan Ismaïl al Hodeïbi, — 18 octobre 1951. Depuis le 1[er] mai de cette année-là, l'interdit avait été levé pour les Frères musulmans, et ils avaient pu reprendre leur activité. Leur nouveau chef estime qu'il faut se rallier à l'idée religieuse, faire moins de politique. Entre les Frères et le général Naguib, les relations ont été en général variables et orageuses. Mais avec Nasser, elles se sont gâtées tout à fait. Nasser paraît vouloir se rapprocher de l'Occident. Mais les Frères sont décidés à s'y opposer par tous les moyens. Ils semblent résolus à jouer le grand jeu, tandis que les hommes de Nasser sont contraints contre eux de recourir aux moyens de dictature.

Conclusion :

« Hodeïbi est incarcéré, Naguib gardé à vue. Mais les Frères ont des milliers d'adhérents, en Egypte, en Syrie, et dans les pays arabes. Naguib, l'homme à la pipe, le bon père de famille, le bon musulman aux cinq prières par jour, l'homme de la foule et des fellahs, l'idole du Soudan, n'a peut-être pas perdu toutes ses chances. »

X

Aspects du nationalisme indien

Les journaux nous ont parlé récemment d'une audience accordée par le pape au pandit Nehru, chef du gouvernement indien. Et ils ont ajouté qu'il avait été question entre le pape et l'homme d'Etat Indien de l'affaire de Goa. A la suite de M. Maurice Quéguiner, dans *Etudes* de juillet-août 1955, je voudrais examiner la question du *nationalisme indien*. Ce nationalisme se traduit par la volonté tenace de supprimer toutes les enclaves étrangères sur le territoire de l'Hindoustan. Lors de la proclamation de l'indépendance, le 15 août 1947, deux puissances possédaient encore des enclaves : le Portugal et la France. En ce qui concerne la France la question est liquidée. Dès 1949, un referendum organisé à Chandernagor donnait une majorité écrasante pour le rattachement à l'Inde, et ce résultat était entériné par le traité de Paris en 1951. Pour nos quatre autres comptoirs : Pondichéry, Mahé, Yanaon et Karikal, la division entre les habitants ne permit pas tout de suite le referendum. Mais le gouvernement indien faisait pression sur ces villes, par voie économique. Finalement, les pourparlers furent repris en août 1954. Des mouvements nationalistes soudoyés par l'Inde se déclenchaient. Le 1[er] novembre dernier, un accord fut conclu, transférant à l'Inde toutes nos possessions. Il ne manque plus que la ratification de notre Parlement. Mais d'ores et déjà l'entente est faite, et l'on peut estimer suffisantes les garanties que nous avons reçues pour nos intérêts culturels et économiques.

Mais il reste *la question de Goa*, c'est-à-dire un conflit entre l'Inde et le Portugal. Les possessions portugaises : *Goa, Damao et Diû* couvrent une surface de 3.611 km² — environ la moitié de la Corse — avec 547.448 habitants — plus de trois fois celle de la Corse — dont 231.000 environ sont catholiques. Lisbonne tient à ce reste vénérable de son Empire, et n'y renoncera que par la force. Ses raisons sont : 1° que ce territoire n'a jamais appartenu à l'Inde mais au souverain de Panjim, dont l'héritier serait non pas l'Hindoustan, mais le Pakistan ; — 2° que ce n'est pas une colonie, car Goa ne compte que des citoyens portugais, régis par les lois portugaises, ayant tous les droits des Portugais d'Europe ; — 3° que la politique séculaire d'assimilation a créé dans ce pays une culture lusitano-indienne originale, beaucoup plus proche du type occidental que du type indien ; — 4° que la similitude de langue n'est pas un argument, autrement les voisins de la Suisse n'auraient qu'à se la partager, ou la France pourrait annexer la Wallonie belge.

Pour toutes ces raisons, Salazar a toujours proclamé qu'il défendrait par les armes l'intégrité de ce territoire et n'accepterait jamais aucune négociation pour le rétrocéder à l'Hindoustan.

Mais il a cru pouvoir présenter les revendications indiennes comme une attaque contre la religion chrétienne. Nehru répond à cela qu'il n'en veut pas à la religion catholique, que les enclaves coloniales étrangères sont un anachronisme inadmissible. Il semble que ce soit surtout sur le caractère non-religieux, mais uniquement politique de cette affaire de Goa, que Nehru se soit entretenu, le 8 juillet 1955, avec le Souverain Pontife. Et les journaux ont dit que le pape avait admis qu'il avait raison sur ce point important : que l'affaire de Goa doit rester sur le plan politique et n'affecter en rien la politique religieuse de l'Inde. C'était du reste le sentiment de nombreux Goanais, établis en Hindoustan, qui professent la foi catholique, et qui, tout en témoignant au Portugal leur reconnaissance pour la foi qu'ils en ont reçue, ne veulent pas admettre que cette foi conduise à une sujétion politique.

Il faut reconnaître que le gouvernement portugais a eu tort de lier ces deux choses, et qu'il a par là même causé, non pas auprès des autorités indiennes, assez instruites pour savoir de quoi il s'agit, mais dans l'opinion publique indienne, un effet déplorable. C'est que l'admission dans l'Inde des missionnaires étrangers paraît liée à ce problème de Goa. Si l'on admet le lien entre religion et politique, il doit s'ensuivre que toute conversion au catholicisme est une apostasie politique ! Nul ne saurait admettre cette conclusion. Mais que de telles choses puissent être dites est déjà fâcheux. Il faut se rappeler en effet qu'en Inde, toute l'extrême droite et toute l'extrême gauche, à quoi il faut ajouter certains éléments hindouistes modérés sont opposées à l'entrée des missionnaires dans le pays. Il faudrait, aux yeux des Indiens, que l'Eglise catholique locale se suffise à elle-même et ne comprenne que des éléments indiens. Cela est, pour l'instant, impossible. Le gouvernement le reconnaît et il accorde des visas aux missionnaires étrangers Mais nous avons déjà eu ici même l'occasion de dire que ces visas sont donnés avec parcimonie, que chaque cas particulier est examiné longuement, et que le souci apparaît, dans les sphères gouvernementales, d'empêcher que le nombre des mis-

sionnaires étrangers ne s'accroisse. On croit, en effet, dans ces milieux officiels, que, depuis l'indépendance, le nombre des missionnaires s'est accru dans des proportions considérables. C'est peut-être vrai des missionnaires protestants américains, mais c'est faux des missionnaires catholiques. En juin 1947, le nombre des prêtres étrangers s'élevait à 1.634, celui des sœurs à 2.060, en tout : 3.694. Ajoutons à cela environ 150 frères, nous arrivons au total général de 3.850 en chiffres ronds. Or, à la fin de 1954, on compte, comme missionnaires catholiques étrangers : 1.673 prêtres, 183 frères, 2.013 religieuses, soit au total 3.869, sur lesquels 431 ont demandé et obtenu la nationalité indienne. Il est donc évident que le nombre des missionnaires catholiques n'a pas augmenté sensiblement et qu'il serait très exagéré de parler d'une « invasion » ! Le gouvernement Nehru ne conteste pas que ces étrangers n'apportent à l'Inde un secours appréciable. Il reconnaît la compétence, le dévouement, le mérite des missionnaires. Les fonctionnaires citent parfois les missionnaires en exemple à leurs propres ressortissants. Vers la mi-avril 1955 le gouvernement a fait connaître son programme de politique à l'égard de l'admission des missionnaires. Le voici en cinq points :

1° Les missionnaires étrangers seront admis dans l'Inde, pour remplacer ceux qui existaient et dans la mesure où ce remplacement ne pourrait se faire par des autochtones ;

2° Les missionnaires actuellement en activite dans l'Inde pourront y rester, pourvu que leur attitude ne donne lieu à aucune réclamation de la part du Gouvernement ;

3° Les missionnaires ayant séjourné jadis durant 5 ans dans l'Inde sont autorisés à y revenir sans nouvelle demande. Il en est de même de ceux qui quittent pour un temps limité l'Inde.

4° Les missions qui exercent leurs activités dans l'Inde sans permission formelle du Gouvernement devront obtenir cette permission, pour leurs fondations nouvelles.

5° Les missionnaires originaires des pays du Commonwealth seront soumis au même régime que les missionnaires étrangers, et devront obtenir le visa comme eux.

Cette réglementation nouvelle, qui n'est pas encore approuvée par le Parlement, a paru sévère aux chrétiens. Les députés protestants et catholiques ont fait des représentations au Gouvernement à ce sujet. On croit sentir là un raidissement de la part de l'hindouisme à l'égard du christianisme. Cela pose bien des problèmes, qui ne sont pas encore résolus. En somme, en pays d'hindouisme, comme en pays musulman, le christianisme risque de se trouver en opposition avec des majorités nationales plus ou moins hostiles et intransigeantes. Un réveil des vieilles croyances tend à répandre une méfiance envers une foi — la nôtre — qui n'a pas empêché l'Occident d'évoluer vers le matérialisme, qu'il s'agisse du matérialisme théorique des marxistes, ou du matérialisme pratique des « businessmen ». Le prestige de l'Occident ne peut se maintenir que par un intense réveil de la spiritualité qui a fait sa grandeur dans le passé, et par un éloignement des doctrines négatives qui ont provoqué sa décad nce.

XI

Textes patristiques sur S. Joseph

Le N° 1 des *Cahiers de Joséphologie*, qui se publient à Montréal, à l'Oratoire St-Joseph, et qui va de janvier à juin 1955 — volume III — donne sous la signature du P. G. M. Bertrand, un recueil de textes patristiques sur S. Joseph. Toute théologie digne de ce nom se fait, en effet, par les textes bibliques et patristiques. Pour ce chapitre de la théologie — le chapitre concernant S. Joseph — il en va comme de tous les autres. De plus, on ne peut raisonnablement étudier la liturgie sur S. Joseph, ni l'iconographie de S. Joseph, qu'à l'aide des textes scripturaires ou patristiques. Le travail qui consiste à réunir les textes sur S. Joseph, chez les Pères, n'a pas encore été fait. Des citations circulent qu'il est parfois difficile, sinon impossible de contrôler et d'apprécier avec justesse.

> « Bien des auteurs, dit le P. Bertrand, citent les Pères de l'Eglise ou y renvoient implicitement quand ils parlent de S. Joseph, mais sans se préoccuper toujours de savoir si ces textes sont authentiques ou même s'ils se rapportent vraiment à S. Joseph. »

Il est assez courant par exemple de lire que le « consentement unanime des Pères » fait de Joseph, le fils du patriarche Jacob, le type de Joseph, époux de Marie. Or, en fait de consentement unanime, on ne trouve à peu près rien sur ce point avant S. Bernard, au XII^e siècle. Tout au plus peut-on faire état d'un passage obscur de S. Pierre Chrysologue.

Le cardinal Vivès publia à Rome en 1907 une *Summa Josephina*, dans laquelle il cite des textes des Pères, mais il ne le fait pas toujours dans le texte original et il ne cite pas tout. De plus son recueil est devenu introuvable. On peut dire par conséquent que le travail reste à faire, en son entier ou à peu près. Et ce n'est certes pas une besogne facile. La littérature patristique est un océan immense. Il faut y chercher et y découvrir ce qui concerne S. Joseph. Mais c'est un sujet que les Pères ont peu traité. Ou encore, on est obligé de constater qu'auprès des textes à retenir il en est qui sont négatifs ou à rejeter. Les apocryphes ont beaucoup parlé de S. Joseph, mais *a priori* on doit se méfier de ce qu'ils en disent. Chez les Pères, S. Joseph n'est signalé souvent qu'en passant, dans un contexte où il se trouve mêlé, sans que le regard soit fixé spécialement sur lui. Il faut lire tout le contexte pour bien comprendre le texte. Il faut aligner les textes successifs dans leur ordre chronologique, et chercher à découvrir une véritable tradition sur le sujet étudié. Le P. Bertrand ne prétend pas avoir épuisé la question, mais il a estimé avec raison que l'on n'arrivera jamais à rien, si l'on n'entreprend pas le recueil qu'il propose. Il a donc commencé hardiment. Et il nous donne, dans le numéro indiqué 18 pages de textes vénérables. Cela commence à S. Ignace d'Antioche, mort vers l'an 107, et s'arrête à Tertullien, vers 212. Il y a en tout vingt-et-un textes. Ils sont cités à la fois dans le texte original, grec ou latin, et en traduction française. Ils émanent successivement de S. Ignace d'Antioche, de S. Justin, de S. Irénée surtout, à qui revient la grosse part, et de Tertullien. Dans un exposé d'ensemble, le P. Bertrand fait le bilan de ce premier groupe de

textes. Tous sont intéressants, à des titres divers. Mais c'est surtout saint Irénée qui nous est utile, car il fait comprendre l'une des principales raisons pour lesquelles S. Joseph a été honoré si tard dans l'Eglise. C'est qu'il avait été mêlé, de façon indirecte, aux premières et aux plus grossières hérésies christologiques. Quels noms sont plus décriés que ceux de Cérinthe et de Carpocrate ? Or ils ont nié la naissance virginale de la Mère du Sauveur : c'était là un miracle d'une délicatesse et d'une beauté insaisissables aux auteurs de systèmes naturalistes et pénétrés de paganisme. Ils affirmaient donc que Jésus était le fils de Joseph. Ce ne fut pas tout de suite l'abominable légende selon laquelle Jésus aurait été le fruit d'un adultère de Marie avec un légionnaire romain, que le grand Origène réfutera avec indignation, mais c'est bien la pensée que beaucoup de sceptiques de nos jours ont encore dans l'esprit. On comprend donc que l'Eglise ait maintenu la figure de Joseph le plus possible dans l'ombre. Mais saint Irénée ne se borne pas à protester contre l'hérésie qui fait de Joseph le père du Christ, il entre dans des développements d'une rare profondeur, en instituant un parallèle entre les deux Eves, après celui des deux Adam. Il insiste sur la parfaite virginité de Marie, sur la soumission de Joseph à la voix de l'Ange, sur l'acceptation par lui du mystère accompli en Marie, selon la prophétie d'Isaïe, sur le caractère spontané de cette sorte d'adoption qui fit de lui le père légal du Christ.

« L'ange persuadait Joseph, écrit Irénée, et excusait Marie, en montrant que c'était vraiment elle la Vierge dont Isaïe avait prédit qu'elle enfanterait l'Emmanuel. C'est pourquoi Joseph fut persuadé sans difficulté et il prit Marie avec lui, et pour tout ce qui regarde l'éducation du Christ, il prêta son office avec joie... » (*P. G.*, VII, 1047-1048).

Il y a déjà là tout le fondement de notre vénération pour S. Joseph.

Il faut souhaiter que cette enquête soit poursuivie et qu'un recueil aussi complet que possible des textes patristiques sur S. Joseph nous soit bientôt fourni. Ce sera pour les *Cahiers de joséphologie* une belle tâche à accomplir !

XII

Le catholicisme en Corée du sud

Pour terminer cette Causerie, donnons d'après l'Agence Fides du 18 juin 1955, quelques renseignements intéressants sur l'état du catholicisme dans la Corée du sud. En 1954, le nombre des catholiques y atteignait 198.863 personnes, soit bien près de 200.000. L'augmentation depuis l'année précédente avait été de 32.131 unités : la plus forte augmentation enregistrée depuis 1905. Au cours de l'année 1954, il y a eu 15.167 baptêmes d'adultes. Il faut noter cependant que beaucoup de catholiques réfugiés dans le sud ou sont rentrés dans leur pays ou s'en sont rapprochés le plus possible, en s'installant à Séoul. La population de Séoul, en catholiques, a passé de 47.198 à 57.886, alors qu'il n'y a eu que 3.000 baptêmes d'adultes dans l'année. Les Coréens, restés semi-nomades, se déplacent du reste très facilement. Le mouvement vers le catholicisme s'annonce très brillant. Il y a actuellement 21.736 catéchumènes en préparation du baptême, contre 14.434 l'année précédente. Il existe sept territoires ecclésiastiques en Corée du sud : trois aux mains du clergé séculier local, deux aux Pères de St-Colomban, un aux Missions étrangères de Paris, et les pères de Mariknoll travaillent dans le septième, qui est le Vicariat apostolique de Séoul, placé sous la juridiction de Mgr Ro. En somme, la Corée du sud contient autant de catholiques à elle seule que le Japon tout entier !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Abbé G. COURTOIS. — **Face au Seigneur. Récollections sacerdotales.** 5e vol. — In-8 de 210 p., 400 fr. — Paris, Edit. de Fleurus, 1955.

Ce volume nouveau appartient à une collection bien connue de beaucoup de prêtres, qui en font usage pour leur jour de récollection mensuelle, isolée ou commune. L'auteur propose pour chacune de ces journées une méditation suivie d'un colloque développé ; un examen avec résolutions ; quelques lectures, avec sujets de conversation ; une prière et un bouquet spirituel. Tous ces exercices gravitent chacun autour d'une idée bien distincte : 1° Virilité sacerdotale ; 2° Face au marxisme ; 3° L'Esprit de paix ; 4° La visite pastorale ; 5° Le prêtre au confessionnal ; 6° L'enfer, garant et gardien de l'amour. Le style direct, les citations nombreuses et rajeunies, un grand esprit surnaturel caractérisent et recommandent ce livre.

Leo TRESSE. — **Le prêtre d'aujourd'hui.** — In-8 de 176 p., 390 fr. — Mulhouse, Salvator, 1955.

L'auteur de ce livre est un curé américain, dont un précédent ouvrage a été dernièrement traduit à la même librairie (« *La journée d'un curé* », cf. *Ami*, 1953, couv. p. 107). Il traite ici, en 19 chapitres, les sujets suivants : vocation, messe, bréviaire, oraison, confession, prédication, pauvreté, chasteté, obéissance, liturgie, charité, humilité, apostolat, A. C., dévotion à la Passion, au Saint-Sacrement, à la Sainte Vierge, et enfin la mort du prêtre. Il le fait avec bon sens, simplicité, humour, et une sincérité sans fard. Ce qu'il conseille, il le fait ; ou s'il ne le fait pas, il le dit. On ne trouvera pas là de hautes spéculations doctrinales, ni de grands élans mystiques, mais un solide esprit de foi, accompagné d'une riche expérience. Les traits vécus, les exemples concrets captivent l'attention. Ce livre mérite une large diffusion parmi nos confrères.

Quelques pages révèlent leur origine américaine, mais presque toutes ont leur utilité, même en France. L'auteur d'ailleurs connaît et apprécie notre littérature religieuse contemporaine. Après avoir cité quelques ouvrages français parmi ses auteurs préférés, il écrit entre parenthèses : « Comme ils savent écrire, ces Français ! »

Gustave THIBON. — **Notre regard qui manque à la lumière.** — In-12 de 270 p. — Paris, Amiot-Dumont, 1955.

Recueil de pensées très diverses, allant de quelques lignes à plusieurs pages, et suscitées soit par la lecture d'auteurs (Nietzche, Gide, Pascal, etc.), soit par le spec-

(...)acle de la vie, soit par l'expérience personnelle. Le thème de l'amour a une place de choix. Ces réflexions sont remarquables par leur bon sens, souvent profond, leur inspiration religieuse authentique, et un beau style aux images vives. Çà et là quelques jugements pourraient être nuancés, et la préférence accordée au pécheur inquiet plutôt qu'un juste satisfait revient peut-être trop souvent (à noter cependant la mise au point de la p. 206-207). Mais ce sont là de légers défauts. Ce livre est à recommander chaudement aux personnes du monde, croyantes et incroyantes. Il leur fera voir toutes choses à la lumière de Dieu et les encouragera dans la poursuite de la sainteté.

F. HAYWARD. — Un pape méconnu : Benoît XV. — In-8 de 187 p. — Paris, Casterman, 1955.

Méconnu, le pape Benoît XV le fut surtout à propos de l'initiative prise par lui le 1er août 1917. Depuis le début de son Pontificat, en septembre 1914, il s'était efforcé, par des interventions auprès des belligérants, d'atténuer certains des effets désastreux des hostilités, par exemple en obtenant le rapatriement de certaines catégories de prisonniers ou en favorisant l'échange des correspondances entre les personnes que séparait la ligne de feu. En 1917, constatant la défection de la Russie, la lassitude que manifestaient les pays en guerre et le désir de paix qui commençait à se faire jour dans les deux camps, comprenant surtout que la lutte apparaissait de plus en plus comme un massacre inutile, il adressa une note aux gouvernements belligérants, une note où il proposait, comme base possible d'accord, un certain nombre de clauses pouvant, selon lui, être le point de départ d'une paix juste et durable. Il laissait aux intéressés le soin de les préciser, de les compléter et ultérieurement de les discuter.

Parmi ces clauses figuraient le désarmement général, l'arbitrage obligatoire et la condonation réciproque des réparations et frais de guerre. Pour commencer, les territoires belge et français seraient évacués par les Allemands.

Tandis qu'en certaines capitales la note était accueillie dans un silence méprisant, on assista en France et en Italie à un véritable *tolle* contre elle. Les Français en particulier, pénétrés de la justice de leur cause, auraient désiré que le Pape condamnât les empires centraux et exigeât non seulement l'évacuation des territoires envahis, mais encore la restitution de l'Alsace-Lorraine. Enfin c'était l'époque où l'on affirmait naïvement que « l'Allemagne paierait » tous les dommages causés par elle. L'appel du Souverain Pontife n'eut donc pas d'écho. Des flots de sang coulèrent encore jusqu'à ce que l'intervention des Américains amenât la paix wilsonienne dont l'expérience a montré ce qu'elle valait.

Si Benoît XV avait été mu principalement par des motifs d'ordre humanitaire, comme sa charge pastorale lui en faisait un devoir, il était aussi une considération qui lui était particulièrement à cœur : il désirait sauver l'Autriche catholique, minée par les aspirations nationalistes des peuples qui la composaient et dont il prévoyait le démembrement. Il s'en expliqua l'année suivante devant un prêtre français qu'il honorait de sa confiance, l'abbé Renaut : « Vous aurez la victoire, lui déclarait-il en mai 1918 ; vous la tenez, dois-je dire. Je suis bien renseigné ; j'en suis sûr. Mais ce sera une bien malheureuse victoire que vous aurez, car vous ne faites pas la guerre à l'Allemagne ; vous ne voulez que détruire l'Autriche, parce que puissance catholique, pour atteindre l'Eglise. Vous y réussirez, mais vous laisserez une Allemagne qui sera bientôt redevenue plus forte que jamais et qui prendra une terrible revanche ». L'avenir devait donner une éclatante confirmation à ces paroles prophétiques et montrer la justesse des vues de Benoît XV.

Il ne fut pas seulement un pape pacificateur, mais aussi un organisateur : il termina la codification du droit canonique ; il donna aussi une impulsion nouvelle aux missions chez les païens : l'encyclique *Maximum illud*, du 30 novembre 1919, met nettement, en garde les missionnaires contre le souci de propager avant tout l'influence de leur pays d'origine ; elle préludait à la constitution d'un épiscopat indigène. Il fut en un certain sens l'initiateur de l'Action catholique. On peut affirmer sans exagération qu'il est à l'origine de bien des tâches accomplies par son successeur, le pape Pie XI. La guerre et une mort prématurée l'empêchèrent de donner toute sa mesure : c'est en ce sens également qu'on peut parler de lui comme d'un méconnu. Si une justice trop tardive lui a été rendue, il apparaît aujourd'hui comme un grand serviteur de l'Eglise.

Les Français ne doivent pas oublier que, fidèle disciple de Léon XIII et du cardinal Rampolla, il travailla de toutes ses forces à réconcilier leur pays avec le Saint-Siège. Dans ce but, il multiplia les preuves de bon vouloir. En 1916, il créait en même temps trois cardinaux français et, au cours de l'allocution consistoriale prononcée à cette occasion, il affirmait hautement son attachement à la France. En 1920, il canonisait Ste Jeanne d'Arc et il avait la joie de voir à Rome, avec la presque totalité des évêques français, un envoyé officiel du gouvernement en la personne de M. Hanotaux. C'était un prélude à la reprise des relations diplomatiques et à l'élaboration du régime des Associations cultuelles, condamnées par le pape Pie X, mais devenues acceptables grâce au maintien du principe hiérarchique consenti par le gouvernement français.

Dans l'intimité, Benoît XV n'est pas moins attachant. Le lecteur devine en lui des qualités humaines exquises que laissent apparaître certaines anecdotes, trop parcimonieusement contées à son gré. Aussi bien cette biographie n'est-elle qu'une ébauche, esquissée à grands traits, appelant une étude plus approfondie dont l'intérêt n'est pas à démontrer.

R. P. RIQUET. — L'Eglise liberté du monde. — In-12 de 220 p., 400 fr. — Paris, Spes, 1955.

Sous ce titre le P. Riquet a donné, dans ses conférences du Carême 1955, comme une synthèse, une magistrale conclusion de son enseignement dans la chaire de N.-Dame de Paris depuis dix ans.

Voici les sujets traités : 1. Chrétiens, sommes-nous libres ? — 2. Loi et liberté. — 3. Conscience et autorité. — 4. Eglise et libertés publiques. — 5. Orthodoxie et liberté de la science. — 6. La liberté des enfants de Dieu.

On y trouve toujours la richesse et précision d'une doctrine puisée aux meilleures sources : l'Ecriture, les Pères, les théologiens ; doctrine à la fois traditionnelle et remarquablement adaptée aux âmes de notre temps.

A l'issue du dernier sermon le cardinal Feltin a remercié et félicité l'orateur de la grande œuvre apostolique accomplie par lui. L'allocution du cardinal sert de préface au présent volume.

François DUCAUD-BOURGET, chapelain de l'Ordre souverain de Malte. — La spiritualité de l'Ordre de Malte (1099-1955). — In-16 de 254 p. — Librairie Vaticane, 1955.

L'écho affaibli de récentes controverses entre le Saint-Siège et l'Ordre de Malte a attiré l'attention du public sur celui-ci, par ailleurs assez peu connu. Seuls quelques initiés reconnaissent le manteau de ses Chevaliers, lors des cérémonies solennelles auxquelles ils prennent part. Et pourtant il a un passé glorieux. Fondé en 1099 à Jérusalem pour y diriger l'hôpital désigné sous le vocable de S. Jean-Baptiste à l'usage des pèlerins et s'étant ensuite donné pour tâche également de défendre

les chrétiens contre les persécutions des infidèles, il remplit pendant plusieurs siècles cet idéal de charité et d'héroïsme. Ses membres alliaient les observances du religieux aux exercices militaires du chevalier.

Les progrès de la puissance turque et l'arrêt des Croisades devaient lui être fatals. Chassé de Palestine, puis de Rhodes en 1522, il se réfugia à Malte, d'où Bonaparte l'expulsa en 1798. Incapable désormais d'accomplir une tâche militaire pour la défense de sa foi, il s'est depuis lors consacré aux œuvres de bienfaisance. Il compte aujourd'hui un petit nombre de chevaliers profès qui prononcent les trois vœux de religion et d'autres chevaliers Frères qui en gardent l'esprit et les observent, chacun selon son état, dans le monde.

Le présent opuscule est un commentaire de la règle, qui se résume dans les vœux et la pratique des vertus théologales et cardinales. Les dévotions particulières de l'Ordre ont pour objet la Croix, la Sainte Vierge, S. Jean-Baptiste, conformément à ses traditions historiques. La charité envers les malades est un de ses principaux devoirs. Plusieurs saints et bienheureux dont la vie est succinctement retracée, attestent l'efficacité spirituelle de ce règlement de vie.

R. LIMOUZIN-LAMOTHE. — **Monseigneur de Quélen,** Archevêque de Paris, t. I. — Grand in-8 de 355 pages. — Paris, Vrin.

Il n'est rien de si utile pour la grande histoire que les monographies bien faites, pourvu qu'elles traitent de personnages ayant eu un rôle appréciable dans leur siècle. Et c'est pourquoi nous saluons avec joie le présent ouvrage. Il est dû à la plume d'un érudit de premier ordre, agrégé de l'Université, docteur ès-lettres, membre du Conseil d'administration de la Société d'Histoire ecclésiastique de la France. Avec lui nous sommes sûrs de posséder enfin une biographie de Mgr de Quélen méritant toute confiance. Il a eu entre les mains les archives les plus précieuses. Mgr de Quélen avait le goût de l'ordre et de la méthode. Il conservait soigneusement tous les papiers concernant les affaires qu'il avait à traiter. Il était par ailleurs un travailleur acharné, et il rédigeait de sa main les brouillons de ses lettres et de ses mémoires. C'est donc sur des bases d'une merveilleuse solidité que l'auteur du présent livre a travaillé, comme il sait le faire.

Mais ce qu'il faut souligner ici, c'est que cette biographie de Mgr de Quélen vient naturellement s'insérer dans l'histoire générale. Mgr de Quélen a joué en effet, dans les affaires religieuses de son temps, un rôle de si haute importance que son biographe était tout naturellement conduit à exposer les grandes questions religieuses d'alors. Et c'est pourquoi, il a donné à son ouvrage le sous-titre suivant : « Son rôle dans l'Eglise de France de 1815 à 1839. » Pour comprendre ce sous-titre, rappelons quelques dates : Hyacinthe-Louis, comte de Quélen était né le 8 octobre 1778, à Paris, mais d'une vieille famille bretonne. Il fut ordonné prêtre en 1807, archevêque titulaire de Samosate en 1819, et coadjuteur avec future succession de l'archevêque de Paris, le cardinal de Talleyrand-Périgord. Il lui succéda le 20 octobre 1821, et il fut nommé pair de France le 31 octobre 1822. On peut dire que dès lors il ne se passa rien, dans l'ordre religieux en France, sans son intervention. L'homme du jour était Lamennais. Mgr de Quélen eut à freiner certaines ardeurs excessives du célèbre écrivain. Lamennais saisit l'occasion qui s'offrait à lui de polémiquer contre l'archevêque. On conçoit que tout cela soit extrêmement intéressant pour l'histoire de l'Eglise de France.

Ce tome I[er] de la biographie s'arrête à 1830. Le tome II aura encore de très hautes questions à traiter. Nous nous promettons alors d'y revenir et de donner à nos lecteurs, autant qu'il sera en nous, la quintessence d'un ouvrage dont nous nous plaisons à souligner **l'importance. Dans ce tome I[er], où tous les chapitres** sont suggestifs, il en est un que nous avons goûté particulièrement et c'est le dernier, qui a pour titre : L'Homme et le Prêtre, sous la Restauration. C'est donc le portrait physique, moral et spirituel de l'archevêque de Paris qui est retracé et de main de maître. A bientôt le tome II !

L. C.

P. FOULQUIE, S. J. — **Morale.** — In-8 carré de 494 p., 800 fr. — Paris, Ed. de l'Ecole, 1955.

Ce volume fait suite à la *Psychologie* du même auteur, que nous avons recensée en 1952 (p. 440). La *Logique* de la même collection est parue, et la *Métaphysique* est annoncée pour 1956. Cette collection ne remplace nullement le *Précis de Philosophie* si apprécié des candidats au baccalauréat, et qui va bientôt paraître refondu (le tome I, *Psychologie*, est annoncé pour août 1955). Elle est en revanche tout indiquée pour les professeurs et les candidats à la licence.

Le tome de *Morale* présente les mêmes qualités extérieures que les précédents manuels : même typographie variée, mêmes paragraphes clairs et aérés, même abondance de citations intéressantes, bibliographie au point, illustration au moyen de portraits de philosophes encadrés de leur notice (celui de la p. 182, attribué à saint Thomas, répond-il bien aux données de l'histoire ?)

Ses deux mérites principaux, à notre avis, sont la richesse de son *contenu* et l'organisation de son *plan*. L'auteur a réservé une large place à l'important mouvement philosophique de ces dernières années et amplement exposé certains problèmes nouveaux (p. ex. celui des valeurs) ainsi que certains thèmes à la mode (engagement, dépassement, etc.). Et le tout a été rebrassé dans un ordre meilleur et plus conforme aux principes thomistes.

Après les questions préliminaires de définitions et de méthodes, il présente les bases psychologiques de l'activité morale (nature humaine, tendances psychologiques, facultés spirituelles, habitudes...), puis le problème des fins et des moyens (actes humains, fin dernière, l'intention, moralité des moyens). Le chapitre sur la conscience morale, enrichi des données de la psychologie, garde pour l'étude des problèmes philosophiques l'excellent plan du *Précis*. Suit un long chapitre sur les valeurs, puis l'étude du bien et du mal et de l'obligation. L'exposé des systèmes classiques est heureusement présenté sous un jour nouveau (division bipartite, entre morales intéressées et morales désintéressées), et complété par les « attitudes contemporaines », soit dépréciées (légalisme, moralisme, négativisme), soit estimées (engagement, dépassement, personnalisme). La suite du volume, tout en étant aussi à jour, présente moins de transformations. On y trouve étudiés spécialement : la loi, le droit, la responsabilité et la sanction, la vertu, la morale personnelle et familiale, la morale sociale et politique, et enfin le progrès, la civilisation et la culture.

Cet excellent manuel, utile aux professeurs et étudiants de philosophie universitaire, ouvrira des horizons sur la pensée contemporaine à ceux qui professent ou étudient la théologie.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 augustii 1955

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)